Roman : DE L'AMITIÉ À L'AMOUR, par Claude Bressac Montréal, Janvier 1939

LE FILM

10¢

GABY MORLAY

1939

Année du Cinquantenaire du "Samedi"

C'est en juin de l'année 1889 que fut fondé l'hebdomadaire "Le Samedi". Ce n'était qu'un journal de petit format, imprimé sur papier rose. On n'y trouvait que des illustrations comiques et des récits humoristiques. Les années passèrent.

Peu à peu, avec la ténacité que donne l'assurance du succès, "Le Samedi" grandit, embellit ses pages, améliora sa rédaction et devint le magnifique magazine qu'il est aujourd'hui. En 1939, "Le Samedi" est devenu, avec ses pages en couleurs, ses romans, ses nouvelles, ses articles documentaires et d'actualité, ses chroniques nombreuses, etc., le plus célèbre magazine hebdomadaire du Canada français.

A la veille de terminer sa cinquantième année, "Le Samedi" peut être fier de ses réalisations passées. Il a subi victorieusement l'épreuve du temps.

Cinquante ans de progrès augurent bien de l'avenir. Les lecteurs du "Samedi" savent que leur magazine restera toujours au premier rang des publications canadiennes-françaises !

A ce grand magazine canadien-français, vieux de 50 ans et toujours jeune, empressez-vous de vous abonner, en utilisant le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT **LE SAMEDI**

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis; $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE.

975, rue de Bullion. Maison canadienne-française Montréal, Canada

JANVIER 1939

AU NUMERO .. .. 10 cents
ABONNEMENT $1.00

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de l'A. B. C.

20e année, Numéro 6

975, RUE DE BULLION
MONTREAL, CANADA
Tél. : PLateau 9638

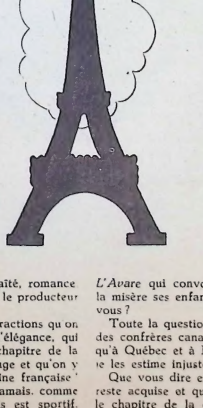
EN VENTE LE DEUXIEME SAMEDI DE CHAQUE MOIS

Paris, la grande vedette à Hollywood

PARIS est plus que jamais en grande vedette à Hollywood. Jamais aucune ville au monde n'a bénéficié, non sans raison d'une pareille cote d'amour. Il fut un temps, alors que les films de gangsters étaient en pleine vogue, où la Ville Lumière fut délaissée pour New-York et Chicago. Mais la roue tourne. La gloire cinématographique de ces deux villes fut éphémère. L'étoile de New-York s'estompe. Celle de Chicago a totalement disparu.

Et Paris, la capitale de la fantaisie, de la beauté, de l'élégance et de l'amour, remonte sur son piédestal.

L'idée seule des Grands Boulevards et de leur incessante et joyeuse cohue ... de l'Avenue des Champs-Elysées, avec ses grands cafés cosmopolites, ses cinémas, son admirable perspective — la plus belle *in the world* — surmontée du légendaire Arc de Triomphe ... de Montmartre et de ses « boîtes » ... du Quartier-Latin et de sa jeunesse bariolée ... de l'atmosphère épicée des Folies Bergères ... et surtout de la Tour Eiffel, dont la silhouette est aussi familière aux ranchmen du Texas qu'aux maraîchers d'Argenteuil, plonge des centaines de milliers d'Américains dans une extase indicible !



Aussi, chaque année, les Studios hollywoodiens sortent-ils nombre de films dont l'action se passe à Paris, ou dont l'histoire, commencée dans une partie quelconque de l'univers, y aboutit.

Autrefois, évidemment, les Américains montraient un Paris à leur idée, un Paris de convention qui n'avait forcément qu'un rapport assez vague avec la réalité. Lorsqu'on montrait une rue de la Capitale française, on plantait invariablement un décor montrant une terrasse de bistro et ... une vespalenne !

Mais aujourd'hui, avec les énormes progrès techniques effectués ces dernières années, il n'en est plus de même. Et, grâce au procédé de l'Ecran transparent, ou *dunning*, on peut tourner en studio, là-bas, une scène ayant pour cadre n'importe quelle rue de Paris, avec ses passants et ses autos.

Enfin Paris, pour le monde entier, signifie gaîté, romance, esprit. Voici ce qu'en disait Harlan Thompson, le producteur de *Paris Honeymoon* :

« Les hommes aiment Paris pour les mille distractions qu'on y trouve. Les femmes, pour le goût, le chic, l'élégance, qui sont sa spécialité. Tous se rejoignant sur le chapitre de la gourmandise, s'accordent à trouver qu'on y mange et qu'on y boit de façon merveilleuse : Honneur à la cuisine française !

« Une comédie gaie et romanesque n'aurait jamais comme toile de fond Londres, par exemple. L'anglais est sportif, digne, un peu gourmé. C'est du moins l'image qu'on s'en fait généralement. A l'encontre du Français, qui restera toujours aux yeux du monde l'homme-qui-connaît-les-femmes et qui sait les aimer, l'Anglais, plus sérieux, est l'homme capable de discuter à toute heure du jour ou de la nuit, avec gravité de vastes problèmes ! Il est rare qu'on le montre sous les traits d'un grand amoureux !

« Aussi, chaque fois que nous voulons montrer la belle vie l'amour, la gaîté et les bons vins, nous prenons toujours Paris comme cadre. »

■ ■ ■

Réponse amicale à nos cousins canadiens

Sous ce titre, un collaborateur de « LA CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE », *de Paris, commente fort aimablement l'article que nous avons publié en septembre dernier sur la propagande française en Amérique. En février, nous répondrons brièvement à notre confrère parisien :*

Sous le titre de *Voix Françaises en Amérique*, nous lisons dans *Le Film*, de Montréal, un article fort intéressant sur les succès du cinéma français dans le Québec et aux Etats-Unis. « Pourquoi dit *Le Film*, notre province ne profiterait-elle pas de cette grande sympathie à l'égard du film français ? »

Pourquoi ? mes chers cousins. C'est à vous de répondre. Certes, nos progrès en Amérique nous flattent, nous en parlons avec complaisance, nous sommes fiers de l'accueil enthousiaste qu'ont reçu de nombreux films de chez nous, mais si nous nous étonnons que le conflit en soit mince pour vous c'est que — vous le dites vous-même — il faudrait que vos censeurs mettent la pédale douce.

Toute la question entre vous et nous se résume à des discussions sur ... notre moralité. Eh, oui ! Dès que nous touchons à certains sujets, nous sommes certains de ne pas ouvrir vos portes. Pourtant, mes chers cousins, vous lisez vos classiques qui sont les nôtres. On vous apprend *Le Cid* et *Chimène* y trouve beau l'assassin de papa ; *Œdipe* qui épouse sa mère et se crève les yeux ; *L'Avare* qui convoite une petite adolescente et laisse dans la misère ses enfants et ses domestiques : et Balzac, le lisez-vous ?

Toute la question est là. Quand j'ai le plaisir de promener des confrères canadiens-français, je les trouve moins prudes qu'à Québec et à Montréal : et, quand ils écrivent sur nous ne les estime injustes.

Que vous dire en plus ? Que votre amitié fraternelle nous reste acquise et que la nôtre ne se démentira pas, mais sur le chapitre de la censure, nous ne serons jamais d'accord. Jamais ... ou bientôt !

Mais, une fois de plus, c'est une question qui ne dépend pas de nous.

PIERRE ANOMIL

CHEZ PAUL AZAÏS

par JULIETTE CABANA

Correspondante du "Film" à Paris

Paul Azaïs habite dans l'élégant quartier de l'Etoile l'appartement le plus « dernier cri » de l'immeuble le plus « up-to-date ». Et comme il a le goût du superlatif il habite au septième étage.

En arrivant chez lui je me sens tout de suite à l'aise. La première chose que je vois en pénétrant dans son cabinet de travail est un beau portrait d'Harry Baur par Pierre Stephen. Paul Azaïs, à qui mon regard n'a pas échappé me dit vivement :

— J'ai beaucoup d'admiration pour Harry Baur. Il le sait et a eu la gentillesse de m'envoyer ce « souvenir » croqué pendant les vacances.

— Je suis sûre que nous allons nous entendre, car j'ai moi aussi, une grande admiration pour cet artiste.

— Mon petit enfant, que voulez-vous de moi ?

— Savoir ce que vous avez fait, ce que vous faites et ce que vous allez faire !

— C'est beaucoup me demander ! Ce que j'ai fait, en général je l'oublie, ce que je fais je tâche de me le faire pardonner, et ce que je ferai je l'ignore ! me répond en riant Paul Azaïs.

Et comme j'exige plus de détails :

— Eh bien, voilà ! Je vais tout vous dire : J'ai fait du cinéma, je fais du cinéma et je ferai du cinéma !

— Procédons par ordre, voulez-vous ? Par quel rôles avez-vous débuté ?

— Le premier film dans lequel j'ai tourné s'appelait *Le Défenseur*. Si ce fut un succès j'y contribuai pour fort peu, je vous assure, car je ne fis que composer une vague silhouette de personnage laconique qui pendant tout le drame ne prononça pas dix paroles. Mais j'étais heureux comme un roi d'avoir pu décrocher ça.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai tourné un certain nombre de films d'inspirations et de qualités fort diverses. Au hasard de la mémoire je vous citerai : *Faubourg Montmartre ; Cette vieille canaille ; Les filles de la concierge ; Les Misérables ; Sidonie Panache ; Franc de Port ; Pension Mimosas ; Gigolette ; Passeur d'hommes ; Le Diable en bouteille ; Nitchevo ; Les cinq artilleurs ; Le Bébé de l'Escadron ; Les petites alliées ; La Poule ; Adémaï aviateur ; Moutonnet ; La femme du bout du monde ; Les Croix de bois* (d'après le beau roman de Roland Dorgelès) et *La Rue sans nom* (tiré du roman de Marcel Aymé). J'ai bien tourné encore une vingtaine d'autres bandes dont les titres me sont sortis de la mémoire.

— Quoique vous soyez bien jeune, vous avez déjà une carrière bien remplie !

— La chose la plus curieuse est que j'ai toujours eu à créer les types les plus différents. Je ne puis accuser les metteurs en scène de m'avoir « catalogué » et enfermé dans un rôle. J'ai été tour à tour soldat, souteneur, jeune premier, clochard ... J'en passe et non des moindres !

— Et toutes ces créations vous ont amusé ?

— Mais oui. Je ne comprends pas qu'un artiste se confine dans un personnage qu'il répète sans fin, même si ce personnage lui assure une succès certain. J'estime qu'un véritable artiste doit se renouveler sans cesse et jouer les rôles les plus divers, y compris ceux qui font rêver les jeunes filles.

— Que faites-vous en ce moment ?

— Je tourne deux films : *Frères corses*, avec Lucienne Lemarchand, et *Campement 13* — un film formidable — mis en scène par Jacques Constant.

— Quel est le sujet de ce film formidable ?

— C'est la vie des constructeurs de péniches et de remorqueurs. Le thème est peut-être moins sentimental que celui des mariniers d'amour chers à Lys Gauty, mais je vous jure qu'il a autrement d'allure et de puissance. Je suis enchanté de mon rôle. Mes amis me disent que ce sera le meilleur de mar carrière, et je suis presque tenté de le croire.

— Quels sont vos projets ?

— Oh ! les projets, vous savez on n'en faisait guère ces jours derniers ! Il n'était question que de la guerre. *(Cette conversation eut lieu au début d'octobre.)* Mais la vie reprend. Un metteur en scène m'a déjà proposé de jouer dans *Terre d'Angoisse* le rôle d'un espion allemand. Pas très indiqué en ce moment, n'est-ce pas ? Il paraît que plusieurs artistes avaient refusé d'interpréter ce personnage peu sympathique. Moi j'ai accepté. J'estime que l'art n'a rien à voir avec la politique étrangère.

Nous continuons à bavarder de cinéma. Pourtant la conversation prend bientôt un tour un peu plus intime. L'heure des confidences. J'apprends ainsi que Paul Azaïs est célibataire, qu'il vit avec sa mère et sa jeune sœur, jeune fille de seize ans pour qui ce grand frère est une manière de jeune papa.

(Lire la suite page 43)

A gauche et à droite : PAUL AZAIS.

LEW AYRES

artiste de la Metro-Goldwyn-Mayer

Lew Ayres est né le 28 décembre 1908 à Minneapolis, dans le Minnesota. Jusqu'à l'âge de dix ans, il étudia à la Lake Harriet School puis il entra au High School de San Diego puis à l'Université de l'Arizona. Il suivit pendant quelque temps les cours de médecine de cette université, mais il se lassa vite car la musique l'intéressait davantage. Il trouva rapidement de l'emploi comme guitariste dans des orchestres de jazz et il joua dans des cabarets et restaurants aussi célèbre que Coconut Grove et l'Ambassador Hotel, à Los Angeles. Un jour, le représentant d'une firme cinématographique le vit danser en compagnie de Lily Damita, et lui offrit un contrat de six mois à la compagnie Pathé. De là, Lew Ayres passa à la Metro-Goldwyn-Mayer où il fut le partenaire de Greta Garbo dans *The Kiss*. Lew Ayres fut ensuite l'un des principaux protagonistes de *All Quiet on the Western Front*, ce qui lui valut un contrat à long terme avec la Universal. Quelques-uns de ses autres films sont restés fameux : *East is West* ; *Iron Mon* ; *Heaven on Earth* ; *Mississipi* ; *Laughing Boy*. Lew Ayres mesure cinq pieds et sept pouces ; cheveux châtain foncé ; yeux bruns.

■ Depuis trois mois, George Raft a perdu vingt-deux livres ; durant la journée, il ne prend que du lait, mais le soir il se fait servir un repas plantureux.

■ Elizabeth Patterson, que l'on voit dans *Bulldog Drummond's Secret Police*, apprend le français, car elle se propose de parcourir la France en automobile l'été prochain.

■ Nous avons parlé ici du film d'Alexandre Korda : *The Thief of Bagdad* dont le jeune Hindou Sabu est la vedette. Nous aurons le plaisir d'entendre chanter pour la première fois ce fils de l'Inde mystérieuse.

■ Andy Devine vient de faire construire un deuxième étage à sa villa des environs de Hollywood. C'est là que sera la résidence de son fils ou de sa fille... qu'il attend en janvier. Andy Devine est le partenaire de Martha Raye dans la production Paramount *Never Say Die*.

■ Isa Miranda, la grande artiste italienne que nous avons vue dans quelques films français, tourne actuellement dans son premier film américain : *Hotel Imperial*. C'est Robert Florey, Français établi à Hollywood depuis longtemps qui assure la mise en scène de cette production. On se rappelle qu'en raison de difficultés avec le studio, Isa Miranda a été remplacée par Claudette Colbert dans *Zaza*.

■ Le jeune Donald O'Connor, qui joue aux côtés de Mary Boland et Charlie Ruggles dans *Parents on Probation*, a acheté une belle auto à ses parents pour célébrer la signature de son contrat avec la Paramount.

■ Francine Bordeaux, notre compatriote sous contrat aux studios Hal Roach, étudie actuellement la technique du cinéma ; elle passe chaque jour deux heures sur les plateaux des studios. Rappelons qu'elle est le seul personnage féminin de *Captain Midnight*.

■ Douglas Corrigan, le célèbre Irlandais qui vola de la Floride jusqu'en Irlande, a été engagé par les Studios RKO. Son véritable prénom est Clyde. Un jour qu'il vendait des journaux, Douglas Fairbanks vint à passer et devint le « client » d'occasion du jeune garçon. Depuis ce temps, Clyde Corrigan devint « Doug » Corrigan.

■ Monsieur et Madame...

Le Capitaine Philip Astley et Madeleine Carroll
John Farrow et Maureen O'Sullivan
Lew Ayres et Ginger Rogers
John Payne et Ann Shirley
Dr Francis Griffi et Irene Dunne
Dr Joel Pressman et Claudette Colbert
Manuel Del Campo et Mary Astor
Harmon Nelson et Bette Davis
Frank Ross et Jean Arthur
Clark Andrews et Claire Trevor
Henri Decoin et Danielle Darrieux
Leland Hayward et Margaret Sullivan
Walter Ruben et Virginia Bruce

LA VIE INTIME de Janet Gaynor

Le 25 avril 1925. Janet Gaynor, qui n'est alors qu'une des innombrables petites Américaines qui rêvent de faire du cinéma et encombrent les agences d'Hollywood, Janet Gaynor fait, pour la première fois, parler d'elle. Elle va interviewer un des plus importants producteurs du moment: Edwin Carewe, et lui demande ce qu'il faut faire pour devenir vedette de cinéma. Tout simplement . . .

L'idée de l'interview, d'ailleurs, n'était pas de Janet, mais de son amoureux, un nommé Herbert Moulton, jeune journaliste débrouillard comme on en voit souvent dans les films américains. Celui-là ne faisait pas de cinéma . . . Il se contentait d'aimer une future vedette, dont il se jurait d'assurer la gloire et la fortune. Ce qu'il fit, d'ailleurs.

Peu de temps après, en effet, il présente Janet à Irving Cummings, qui la fait engager par la Fox. Et le 17 octobre 1926 Janet est choisie par Borzage pour tourner *Seventh Heaven*. Moulton est fou de joie. Il a tort.

Janet fait la connaissance de son partenaire : Charles Farrell. Coup de foudre . . . Idylle qui se poursuit pendant tout le film, lui donnant un charme tendre et sincère qui fait son triomphe. Le 6 mai 1927, à la première de gala du film, Janet apparaît au bras de Charles Farrell rayonnant. Le lendemain, après une scène violente, Janet rompt ses fiançailles avec Moulton, qui, après tout, n'est qu'un petit journaliste de rien du tout.

Le 13 janvier 1928. Janet Gaynor s'en-va-t'en-guerre contre les directeurs de la Fox. On double son salaire et lui accorde un voyage en Europe.

Mademoiselle Gaynor est une star.

Le 14 mai 1928, un riche avocat de Oakland fait en avion le voyage de Los Angeles pour passer une soirée avec Gaynor. On la dit en froid avec Charles Farrell qui, après tout, n'est qu'un jeune premier de cinéma.

Le 30 juin 1928, Janet Gaynor et Emil Jannings sont désignés par l'Académie des Arts et Sciences comme ayant donné la plus remarquable interprétation de l'année 1927.

Le 12 septembre 1929, Janet Gaynor, à 9 heures 30 du matin, devient Mme Lydell Peck.

(Lire la suite page 43)

LUCILLE BALL, nouvelle artiste de RKO Radio Pictures.

■ Gary Cooper est un chasseur passionné, presque enragé. Il a tué des élans et des ours en Alaska, des lions de montagne en Californie. Il est allé chesser le lion et autres bestioles en Afrique anglaise, dans le Tanganyika et la Kenya.

GALE PAGE (Warner Bros.)

Il ne faut désespérer de rien...

A Hollywood, comme ailleurs, la destinée a des fantaisies parfois curieuses. Il y a quelques années, deux jeunes acteurs tentaient leur chance dans les studios. Raoul Walsh voyait sa carrière devenir de plus en plus brillante tandis que Warner Baxter se préparait à aller gagner sa vie dans une autre profession que celle d'acteur. Walsh obtint le premier rôle de *In Old Arizona* ; mais quelques jours avant les prises de vues, il eut un accident d'auto qui lui fit perdre un œil. Warner Baxter ayant une vague ressemblance avec Walsh, on lui confia la vedette du film ; Baxter y remporta un immense succès et un contrat très appétissant. Walsh orienta ses activités dans une autre direction et aujourd'hui il est l'un des meilleurs metteurs en scène d'Hollywood ; c'est lui qui dirige Dorothy Lamour et Lloyd Nolan dans *St Louis Blues*, que nous verrons sous peu.

De même pour Carole Lombard. Cecil B. DeMille lui avait confié le premier rôle féminin de *Dynamite* ; mais quelques jours après, il la congédia pour incompétence. Pour comble de malchance, la jeune fille eut, elle aussi, un accident qui lui laissa des cicatrices dans la figure. Cela ne l'a pas empêchée de revenir au cinéma et d'y faire une carrière vraiment éblouissante.

Lors du fameux crash de 1929, Bill Fields fut mis à pied par le théâtre où il jouait depuis plusieurs années. Désespérant de trouver de l'emploi à New-York, il se souvint de sa gloire d'autrefois au cinéma muet. A Hollywood, les directeurs des studios lui fermèrent leur porte pendant un an. Le malheureux acteur finit par obtenir un petit rôle dans *International House*. Aujourd'hui, il se refait rapidement une popularité.

Claudette Colbert voulait être cantatrice. Mais une affection à la gorge brisa une carrière... qui n'avait pas encore commencé. Après des mois de chomage et d'inquiétude, elle obtint un engagement sur une scène new-yorkaise. C'est ainsi qu'elle put monter jusqu'au rang d'étoile du cinéma américain.

George Raft gagna jusqu'à $1,500 par semaine comme danseur dans les vaudevilles et cabarets ; un accident lui fit abandonner ce métier et, grâce à ses excellentes relations, il entra dans les studios de Hollywood.

Conclusion : il ne faut désespérer de rien...

■ ■ ■

■ Nelson Eddy parle assez bien le français, l'italien et l'allemand. Sa grand-mère, Caroline Kendrick, jouissait d'une grand célébrité comme cantatrice.

■ Il y a une trentaine d'années, Harry Langdon, qui n'était alors qu'un garçonnet, travaillait dans un cirque ; il reçut sur la tête un poteau de tente qui faillit l'expédier dans un monde meilleur, et qui, en tout cas, le dégoûta à jamais des cirques. Il faudrait un volume pour raconter les aventures de ce comédien qui revient au cinéma après une éclipse de plusieurs années.

■ Franciska Gaal, cette ravissante petite Hongroise, paraît avec, en poche, l'amitié fidèle de Hermann Kosterlitz, plus connu sous le nom de Henry Koster. Herman Kosterlitz avait, en effet, mis en scène la plupart des succès hongrois et allemands de Franciska, et son rêve était qu'elle le suivit en Amérique. Une énorme publicité, un premier rôle peu décisif dans *Les Flibustiers*, et Franciska Gaal, en qui on a déjà moins confiance, est promue vedette de *Paris-Honeymoon*... Hélas. *Paris-Honeymoon*, qui n'a pas encore été présenté, ne semble pas convenir exactement aux producteur, et il est question que la gentille Franciska rejoigne sa Hongrie.

Les studios Hal Roach ont confié à notre jolie compatriote le seul rôle féminin de *Captain Midnight*, aux côtés de Brian Aherne, Victor McLaglen et Edward Arnold. Agée de 22 ans à peine, Francine Bordeaux est née à Saint-Georges-de-Beauce, fille de M. Albert Veilleux.

FRANCINE BORDEAUX

Ce que l'on dit . . . Ce que l'on fait à Paris

■ Au mois de janvier, Marcel Pagnol donnera à Marseille le premier tour de manivelle de son prochain film : *Monsieur Bretonneau*. Tirée de la fameuse pièce de A. Robert de Flers et A. De Caillavet, cette production sera dotée d'une distribution éclatante. Notre grand Raimu jouera Bretonneau. la tumultueuse Elvire Popesco son irascible épouse, et la charmante Josette Day, Louise Gervais. Enfin Saturnin Fabre viendra compléter le quatuor.

■ Léo Joannon, qui se remet peu à peu des suites de son accident d'auto, a de nombreux projets. Lorsqu'il eut terminé *L'Escapade*, il a tourné *Septembre 38*, puis *Ton pays sera le mien*. Au début de l'année il doit tourner *La vigne de la solitude* et *Le diner de Washington*.

■ Jean Paqui, à qui on prédit un bel avenir au cinéma, n'a que dix-sept ans. Il a tourné *Ame de clown ; La maison du mystère ; UIn grand amour de Beethoven ; Maman Colibri* et un autre film dont je n'ose dire le nom.

■ Au cours de son dernier voyage a Paris, en compagnie de sa femme Sandra Shaw, Gary Cooper a été assailli par les journalistes et les photographes. Il descendit dans l'hôtel habité par le Duc et la Duchesse de Windsor : l'Hôtel Maurice. Il y rencontra à la salle à manger le sympathique Jules Berry ; ils durent faire appel à un interprète, car Gary Cooper ne parle pas le français ; quant à Jules Berry, grand joueur, il ne sait d'anglais que le mot « banco » qui, d'ailleurs, est italien . . .

■ Au cinéma du moins, l'entente franco-allemande n'est pas un vain mot. Dans *Le héros de la Marne*, grand film de guerre réalisé par André Hugon, on voit aux côtés des acteurs français le célèbre tragédien allemand Albert Basserman ; ce dernier est un as de la dernière guerre et c'est là qu'il apprit à estimer la valeur guerrière des Français. Aux cours des prises de vues, il passa de longs instants avec Raimu qu'il tint à l'amener à Marseille pour lui faire manger de la bouillabaisse.

■ C'est la petite Colette Borelli qui double en français tous les films de Shirley Temple . . . Bernard Lancret a vingt-six ans ; il est célibataire.

■ Tino Rossi n'a tourné que quatre films : *Marinella ; Au son des guitares ; Naples aux baisers de feu* et *Lumières de Paris* . . . Robert Lynen a dix-sept ans ; il est né à Paris

TEL QUE JE SUIS . . .
par Harry Baur
(A droite)

En quelques lignes, voici mon signalement. Je suis né à Paris, au No 227 du boulevard Voltaire. Un 12 avril : si je ne vous dis pas l'année je vous laisse libre de décider si c'est par modestie ou par vanité . . . Mon père était de Mulhouse, ma mère était de Bitche ; je dois à maman des yeux bleus que je retrouve avec joie chez mon tout récent petit-fils Jacques ; je dois à papa ce nom de Baur que d'aucuns croient israëlite, d'autres protestant, et qui n'est qu'alsacien. Notre famille, depuis toujours, est catholique.

Pour continuer mon signalement personnel : j'ai les cheveux poivre et sel, du moins ce qu'il m'en reste ; je mesure 5 pieds 11 pouces et je pèse 220 livres approximativement.

Gourmand par nature, j'ai depuis longtemps admis qu'il est plus agréable et plus sage tout à la fois de faire un seul repas par jour que de suivre un régime ennuyeux. J'aime la mer, la musique, les livres, les animaux et surtout les chiens ; j'aime le théâtre et le cinéma et je souhaite voir le cinéma français à l'honneur en France où il l'est peu, et à l'étranger où il ne l'est guère. Comme je suis un homme normal, j'ai une manie : ma collection de cannes ; des fantaisies : les bois dorés, les tableaux. J'ai certainement beaucoup de défauts ; j'ai aussi quelques qualités. Je plains beaucoup ceux qui n'ont jamais eu d'enfants et je plains plus encore ceux qui en ont perdu

TINO ROSSI photographié avec ses deux chiens pendant un séjour en Corse, son île natale.

MADAME, VOS OREILLES SONT UN ORNEMENT !

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Correspondante du "Film" à Hollywood

Avec la mode nouvelle des cheveux hauts, les oreilles féminines qui n'avaient pas fait parler d'elles depuis assez longtemps sont redevenues à l'ordre du jour. Avez-vous de belles oreilles ?

« Si oui, montrez-les, sans restrictions », dit Marie Wilson, mais auparavant, écoutez le conseil qu'elle donne aux femmes qui désirent être belles... jusqu'aux oreilles.

« Tout d'abord, dit-elle, il faut qu'elles ne soient ni trop grandes, ni trop petites (les oreilles), autrement, il vaudrait mieux les dérober sous une mèche de cheveux, ou n'en laisser paraître que la base.

« Puis, même si elles sont parfaites comme celles de la *Belle au Bois Dormant*, elles nécessitent des soins aussi minutieux que votre nez ou votre bouche.

« Comme le cou, les oreilles trahissent l'âge. N'avez-vous pas remarqué ces rides que des femmes, encore relativement jeunes, ont à la base de l'oreille, entre le lobe et la joue ? La plupart du temps elles sont le résultat de la négligence.

« Si vous n'oubliez pas, chaque soir, en procédant à votre toilette de nuit, le massage des oreilles avec une crème émolliente, tout spécialement de cette partie de l'oreille qui tient à la tête, vous ne vous apercevrez que très tard de ces signes du temps.

« Mais si vous vous apercevez que déjà quelques petits plis se sont incrustés dans la place, ne vous découragez pas pour cela, car le mal n'est pas irrémédiable si vous consentez dès maintenant à employer deux minutes chaque soir à ce petit traitement qu'est le massage des oreilles. En somme, il consiste à faire le même mouvement qui sert à effacer la patte d'oie du coin des yeux. Pour le jour, vous tamponnez avec un astringent tonique, vous posez la crème-fondation, le rouge sur le lobe, puis vous poudrez légèrement... et le tour est joué. »

■ ■ ■

■ *Four Feathers*, film en couleurs d'Alexandre Korda, a été tourné en grande partie dans le Soudan anglo-égyptien. Cameramen et acteurs ne pouvaient travailler que quelques heures par jour, à cause de la chaleur intense, celle-ci ne descendant jamais en bas de 119 degrés. Le travail commençait à six heures du matin et se terminait à 11 heures ; on reprenait ensuite à 4 heures de l'après-midi, pour une heure seulement, car le soleil disparaît très vite à l'horizon, dans les régions équatoriales. Plusieurs centaines d'indigènes avaient été engagés pour cette production.

■ Dans les premiers jours de janvier, on a lancé le nouveau film de la délicieuse Carole Lombard : *Made of each other*. James Stewart a le premier rôle masculin de ce film résolument moderne.

■ Anna May Wong vient de s'installer dans sa nouvelle villa de San Vincente. Sa propriété contient un magnifique jardin chinois qui reproduit un parc fameux de Hangchow, en Chine.

■ Le chœur célèbre des Cosaques du Don s'est fait entendre à Los Angeles en fin novembre. Robert Florey a profité de leur passage pour leur donner un rôle dans *Hôtel Impérial*, le premier film américain d'Isa Miranda.

Une scène de "Heart of the North", avec Pedro de Cordoba, Janet Chapman et Patric Knowles.

■ Joan Bennett est une excellente pianiste ; c'est réellement elle qui jouait un prélude de Chopin dans la production intitulée : *Trade Winds*.

■ C'est au Soudan (en Afrique) que sont tournées les principales scènes du grand film en couleurs *Four Feathers*. Ralph Richardson, acteur anglais, John Clements, C. Aubrey Smith sont les principaux interprètes.

■ Shirley Ross était à dîner, un soir, au célèbre restaurant Brown Derby. Soudain, elle dit à son compagnon : « Voulez-vous m'épouser ? » Le soir même, tous deux prenaient l'avion pour Yuma, dans l'Arizona, et le mariage eut lieu le lendemain matin. Deux messieurs qui furent bien attrapés, ce furent Ken Murray et Edgar Bergen (« père » de Charlie McCarthy) qui courtisaient depuis plusieurs mois la jolie Shirley.

■ ■ ■

Un canadien-français qui fut célèbre à Hollywood

LEW CODY

Le mois dernier, nous avons parlé d'un de nos compatriotes, Michel Sinnot, qui, sous le nom de Mack Sennett devint un acteur et metteur en scène célèbre aux Etats-Unis. Il intéressera sans doute nos lecteurs, surtout les jeunes, de faire revivre la mémoire d'un autre Canadien français qui, pendant plusieurs années, remplit l'écran de son nom.

Lew Cody, décédé en juin 1934, après une carrière brillante, s'appelait en réalité Louis Côté. Né à Montréal, il étudia au Mont Saint-Louis puis entra à l'Ecole de Médecine. Mais il avait peu de goût pour soigner ses semblables, et il s'engagea dans une troupe d'opérette. Cela le conduisit jusqu'en Californie, et il devint rapidement célèbre comme personnage distingué, homme du monde, au cinéma américain ; il eut un grand premier rôle dans *The Mating*. Il fonda même la compagnie *Astra Films* qui ne dura pas longtemps, car Lew Cody préférait le champagne aux affaires.

En 1926, il épousa l'ex-vedette Mabel Normand qui tentait de refaire sa popularité. Mais elle était atteinte par la tuberculose et elle mourut en 1930.

Avec Jack Pickford, Norman Kerry et Marshal Neilan, Lew Cody fut pendant plusieurs années le plus vivant des acteurs de Hollywood. A cette époque, les artistes du cinéma américain faisait « la bombe » plus souvent qu'à leur tour ; aussi, les scandales détruisaient fréquemment les carrières prometteuses. Lew Cody, malgré ses frasques, fut vivement regretté de tous ses compagnons des studios.

***A gauche :* La jolie MARIE WILSON vous montre comment masser vos oreilles.**

FRANÇOISE ROSAY

■ Mireille Balin et Eric von Stroheim sont les principaux interprètes du film que met en scène René Barberis, d'après *Le Duel*, de l'écrivain russe Poutchkine.

■ Une grande comédie : *Le Château des quatre obèses*, avec André Brulé, Marguerite Moreno, Raymond Galle, Sylvia Bataille, Paul Azaïs, Alcover, Lucas Gridoux, René Génin, etc.

■ On termine aux studios Montsouris les dernières scènes de *Petite Peste*, tiré de la spirituelle pièce de Romain Coolus. Le rôle titre est interprété par Geneviève Callix. Signalons aussi Jeanne Boitel, Henri Rollan et Junie Astor.

■ Ce soir... *théâtre*, le film de Pierre Brasseur que Yves Allegret dirige à Marseille dans les nouveaux studios de Marcel Pagnol a changé de titre et devient *Folies Bout de Bois*. Si vous comprenez quelque chose à ce titre-là...

■ Voici les principaux interprètes de *Feux de Joie* : René Lefèvre, Raymond Cordy, Marcel Vallée, Mona Goya, Alice Tissot, Sinoel, Micheline Cheirel, Ray Ventura et son orchestre.

■ C'est en Hongrie, dans le petit village de Thaya, que furent tournées les principales scènes de *Retour à l'aube*, film tiré d'une nouvelle de Vicki Baum. Les deux vedettes sont Danielle Darrieux et Pierre Mingand.

■ L'interprétation de *Visages de femmes* réunit Huguette Duflos, Meg Lemonnier, Pierre Brasseur, Alerme, Robert Arnoux, Marthe Mussine, Tramel, Thérèse Dorny, etc. C'est une comédie sentimentale et moderne, se passant tantôt dans le milieu mondain et bourgeois, tantôt dans le milieu sportif.

■ Il paraît que Danielle Darrieux ne tient, ou ne tenait pas à retourner à Hollywood. Fera-t-elle comme Mireille Balin, Georges Rigaud, Germaine Aussey, Simone Simon qui en ont assez de la Californie de ses pompes et de ses œuvres ?

Il paraît que Serge de Poligny porterait à l'écran l'admirable roman de l'écrivain anglais Emily Bronte.

FRANÇOISE ROSAY

Dans *Gringoire*, Gabriel Rouillard publiait récemment un bel éloge de Françoise Rosay, dont nous détachons ces quelques lignes :

« Françoise Rosay, qui n'aime pas la vie de théâtre, mais qui aime le théâtre, devait trouver, dans la technique du cinéma parlant, si voisine de celle du théâtre, le plein épanouissement de ses belles qualités de comédienne.

« C'est pourquoi cette grande belle femme, toujours la même, jamais la même, apparaît si pareille, si différente d'un film à l'autre. Elle en a tourné une trentaine, la plupart sous la direction de Jacques Feyder, dont elle est devenue la femme : *La Kermesse héroïque ; Pension Mimosas ; Jenny ; Le Secret de Polichinelle : L'abbé Constantin : Le Grand Jeu : Carnet de Bal*, etc. »

■ ■ ■

■ La jeune artiste Janine Darcey est mariée à un étudiant en médecine. Dans *Entrée des Artistes*, que nous verrons peut-être bientôt, elle joue le rôle d'Isabelle, rôle difficile, surtout pour une presque débutante.

■ Danielle Darrieux ne retournera à Hollywood qu'en février ou en mars. *Retour à l'aube*, tourné par son mari Henri Decoin, est le trentième film de Danielle. Elle sera encore la vedette d'un film écrit et réalisé par son mari : *Le port de la dernière chance*.

■ Le metteur en scène de *L'appel du Silence*, Léon Poirier, a quitté ces jours-ci la France pour le Congo et le Gabon (en Afrique) où il va réaliser un grand film intitulé : *Brazza* ou l'*Epopée du Congo*. Son film sera présenté à l'Exposition de New-York, l'an prochain.

■ Jean Paqui, qui est l'amoureux puis le mari d'Annie Vernay dans *Les Otages*, eut un accident pendant qu'il tournait ce film. Il retournait à Paris en motocyclette lorsqu'il tomba dans un fossé et se brisa une jambe. Cet accident le tint éloigné pendant un mois du Théâtre Michel où il avait un rôle important.

■ On vient d'inaugurer à Varsovie, capitale de la Pologne, un cinéma très moderne qui donnera presque exclusivement du film français. Malgré l'influence de l'Allemagne en Pologne, en Roumanie et en Hongrie, le film français reste le plus populaire ; d'autant plus, que le film américain y est en régression constante. Il en est de même en Egypte, où le français est parlé par l'élite de la société.

■ Paul Cambo est né à Saint-Jean-de-Luz le 2 juillet 1812 ; c'est donc un Basque véritable. Il étudiait la chimie à Toulouse lorsqu'il lâcha ses éprouvettes et se rendit à Paris où l'attirait le théâtre. Paul Cambo ne cache pas qu'il est catholique pratiquant, et il raconte les impressions qui lui sont restées d'un voyage en Espagne, à l'âge de quinze ans : « Là-bas j'ai compris ce qu'était la religion et sa terrible magnificence. Nulle part ailleurs on ne trouve ce mysticisme brûlant la chair et le sang. De ce voyage qui me fixa dans mes croyances, j'ai conservé une empreinte ineffaçable. »

■ Dans *Le drame de Shanghaï*, deux jeunes artistes font leurs débuts d'artistes de l'écran. Christiane Mardayne originaire de l'Autriche, où elle fut et est encore vedette d'opérette après avoir été vedette d'opérette. Nous verrons aussi pour la première fois Elina Labourdette, authentique Française de dix-neuf ans ; ce qui est assez rare au cinéma elle ose porter son vrai nom et son vrai prénom ; elle a passé plusieurs années dans des écoles de danse à Paris et à Londres ; elle est une fervente du ski, de l'équitation, de la natation et du cinéma ; elle a visité entièrement l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre.

JAQUE CATELAIN

l'un des artistes de la troupe Gaby Morlay

JACQUES-MAXIME GUÉRIN-CATELAIN, connu au théâtre et au cinéma sous le nom de Jaque Catelain, est né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 février 1897.

Il n'a jamais été dans un lycée, dans une pension, ni dans aucune sorte d'institution. A fait toutes ses études avec des institutrices et des professeurs, dans la propriété familiale du Cambrésis, qui fut rasée pendant la guerre. A gardé de cette éducation recluse une horreur et une crainte de la foule, qui n'est pas sans le gêner souvent.

Il a les cheveux blond cendré, les yeux marron, un teint clair et est d'une élégance très sobre.

Est exactement pétri de contradictions. Aime le calme, la solitude, le silence, une sorte de paix recueillie, les camarades, le bruit, les boîtes de nuit, la fête. Aime la campagne, la mer, le Midi, Paris et la vie d'hôtel. Aime les sports — natation, ski, patinage, auto, le tennis à la folie — les livres, et pas le roman quotidien et facile, mais les ouvrages ardus de philosophie et d'histoire et la musique : son premier geste, au réveil, est de mettre un bon disque au phono. Paraît froid, mais est sensible ; paraît dissipé, mais est réfléchi. Aime pardessus tout le théâtre et le cinéma. Surtout, surtout, le cinéma qui lui semble devoir, au jour lointain ou proche de sa perfection, être une sorte de synthèse de tous les autres arts.

Au cinéma silencieux, il a tourné en suite presque ininterrompue, *Le Torrent*, *L'Homme du large*, *Eldorado*, *Don Juan et Faust*, *Le Marchand de plaisirs* (qu'il mit en scène), *Kœnigsmark*, *L'Inhumaine*, *La Galerie des monstres* (qu'il mit également en scène), *Prince charmant*, *Le Vertige*, *Printemps d'amour*, *Nuits de prince*, *Occident*. Vint ensuite le parlant. Il tourna *L'Enfant de l'amour*, avec Marie Glory. Ses derniers films muets l'avaient déçu, son premier film parlant le terrorisa. Ni les interprètes, ni même Marcel L'Herbier, le metteur en scène, ne savaient exactement ce que leurs efforts allaient donner : c'était la seconde expérience de ce genre en France. Vinrent ensuite : *Le Rêve*, *Monsieur de Pourceaugnac*, *Château de rêve*, *Le Bonheur* et quelques autres.

■ ■ ■

■ Max Ophüls donnera prochainement le premier tour de manivelle d'un nouveau film : *Sans lendemain*. Edwige Feuillère sera la vedette féminine de cette production.

■ Voici la distribution de *Carrefour* : Charles Vanel, Suzy Prim, Jules Berry, Tania Fedor, Jean Claudio, et Paul Amiot.

■ *Accord final* est le titre du prochain film de Kate de Nagy. L'action se déroule dans un Conservatoire de musique et nous fait voir un grand virtuose violoniste, entraîné par suite d'un pari à courtiser une jeune fille qui ignore la valeur musicale de celui qui se fait passer pour un débutant.

■ Maurice Baquet, que nous verrons dans *Altitude 3200* et plusieurs autres productions, pratique les sports depuis sa tendre enfance, puisqu'il a été élevé dans la célèbre vallée de Chamonix. Il a d'ailleurs été concurrent dans de nombreux concours de ski et il faillit, l'an dernier, devenir champion de France. Dans son dernier film : *Accord final*, Maurice Baquet joue du violoncelle ; ça le connaît, puisqu'il a eu un premier prix de violoncelle au Conservatoire, dans la classe du célèbre Gérard Hekking.

GABY MORLAY, la grande artiste française qui fait actuellement une tournée triomphale au Canada.

NINA SINCLAIR qui interprète un rôle important du film de Charles Trenet : "Je chante".

GABY SYLVIA

(Photo en page 26)

DIX-HUIT ans.

Chez les Sylvia, à Courbevoie, dans la banlieue de Paris, on travaillait dur : le père à l'usine, la maman tenant son intérieur, le frère Jean s'appliquant à l'école.

Quant à Gaby, elle entra dans une école de danse et en même temps suivit les cours de comédie de Raymond Rouleau. C'est là que Julien Luchaire la découvrit. Son premier film fut Le Ruisseau, que nous verrons bientôt . . . peut-être. Deux autres films suivirent dont l'un n'est pas encore terminé.

Gaby Sylvia a touché $1500 pour son premier film.

■ ■ ■

ODETTE JOYEUX

(Photo en page 27)

ELLE a vingt ans.

Le célèbre Jean Giraudoux cherchait une petite danseuse pour compléter la distribution d'*Intermezzo*. Il découvrit un petit « rat » de l'Opéra, fragile et menue, qui s'appelait Odette Joyeux.

Sous le signe de la poésie lyrique, elle débuta donc au théâtre ; et elle travailla avec toute sa jeune obstination. Un beau jour, elle créa *Grisou* et, peu de temps après, elle épousait l'auteur et principal interprète de la pièce, Pierre Brasseur.

Pierre Brasseur devint subitement sérieux ; surtout quand il eut l'honneur d'être papa. Il y a des chances pour que bébé Brasseur fasse un jour du théâtre et du cinéma !

Odette Joyeux (Mme Pierre Brasseur) tourna dans *Hélène*, dans *Grisou*, dans *Altitude 3,200*, dans *Entrée des artistes* ; ses premiers films furent si médiocres qu'il est inutile d'en parler. Mais les quatre susnommés comptent parmi les meilleurs de la production française de 1938.

Odette Joyeux reçoit de $1500 à $2000 par film.

■ ■ ■

■ Deux Académiciens, André Maurois et Abel Hermant, vont collaborer à la réalisation d'un grand film. André Maurois écrit le scénario de *Entente cordiale*, Abel Hermant en écrit les dialogues. Dans cette production de Marcel L'Herbier, Victor Francen aura le rôle d'Edouard VII et Gaby Morlay celui de la reine Victoria.

■ Lillian Harvey est née à Londres le 19 janvier 1906.. Son vrai nom est Lillian Pape.

■ Un nouveau film policier vient d'être terminé : *Le Bal des Bijoux*. Scénario d'André Cayatte et de Claude Heymann.

Un nouveau jeune premier français

JEAN CHEVRIER

Jean Chevrier, frais émoulu du Conservatoire, où il s'adugea cette année l'unique Prix de Comédie, vient de faire ses débuts dans *Trois de Saint-Cyr*, et quels débuts ! D'emblée ce grand garçon brun, viril, à la voix grave et chaude, s'est vu confier un rôle écrasant, puisque de la première à la dernière image de ce grand film, il demeure étroitement mêlé à l'action, dont il est d'ailleurs le « pivot ».

Il est d'abord « le Major » de Saint-Cyr : premier de la Promotion des Anciens, celui que l'on cite en exemple aux jeunes . . . c'est aussi un fils tendrement affectueux et un amoureux d'une délicatesse discrète et nuancée . . . On le retrouve, plus tard, officier de renseignements, façonné et mûri par quelques années de bled, exerçant ses fonctions avec une compréhension et une autorité qui lui attirent le respect des indigènes et l'admiration de ses camarades.

Que ce soit sous la tunique noire aux épaulettes rouges, ou sous la vareuse de toile décolorée par le soleil, son jeune et sûr talent lui font trouver, sans recherche et sans aucun « effet », l'intonation juste, le geste précis . . . A son retour de Tunisie, on chuchotait que la Maison de Molière serait prête à lui ouvrir ses portes . . . Souhaitons que le Cinéma Français sache s'attacher cette brillante recrue, qui va lui apporter l'appoint de sa nouveauté, de sa jeunesse et des qualités les plus prometteuses.

LUCIEN DALSACE

Lucien Dalsace connut la grande vedette du temps du muet : il ne tourna pas moins de 58 films, dont certains tels que *La Tentation* et l'*Occident*, avec Claudia Vitrix. *Le Prince Jean* ,avec Renée Héribel. *Amis d'Enfance*, avec Huguette Duflos, *Ferragus* avec *René Navarre* sont encore présents en notre mémoire. Au théâtre, il se fit remarquer, notamment sur la scène du Théâtre Sarah Bernhards et du Théâtre de Paris.

Pour des raisons de famille, il dut, en pleine gloire, abandonner les studios, et prendre, à la tête d'une importante affaire de parfumerie du quartier Latin, la direction que venait, pour raison de santé, d'abandonner son père.

Il y a quelques mois, sur les instances de son grand ami Léon Mathot, il se décida à tenter à nouveau sa chance au cinéma et ne voulut accepter, pour sa rentrée, qu'un petit rôle, celui du vieux Georges dans *Chéri Bibi*. Il fit dans ce film, une création de composition, qui ne méritait que des éloges et qui lui valut immédiatement d'être engagé pour le rôle du lieutenant Courquin dans *Le Révolté* ; dans cette importante production, on est tout surpris de retrouver le Lucien Dalsace d'il y a dix ans, nullement vieilli, et le timbre de voix excellent ; son jeu est très juste et cette création le met en passe de reconquérir rapidement la place qu'il occupait jadis.

Lucien Dalsace vient de commencer à tourner sous la direction de René Jayet et Rober Bibal, dans *Terre d'Angoisse*, film qui marquera la rentrée, en tant qu'acteur, de Léon Mathot, autre grande vedette du muet.

■ ■ ■

■ Jean Limur a réalisé un film admirable avec la danseuse espagnole Argentinita. (Ne pas confondre avec Argentina). La grande artiste y interprète des danses populaires gitanes, tangos, etc.

■ De la pièce célèbre *Le veau gras*, on tire un film qui aura un grand succès. Les principaux interprètes sont Michel Simon, Marguerite Pierry, Dorville, Armand Bernard, François Perrier, Tramel, Le Vigan, etc.

Nouvelles des Studios Français

■ Ginette Leclerc a déjà tourné plus de cinquante films ; mais elle n'est vraiment appréciée que depuis deux ans. Car c'est une artiste véritable que les metteurs en scène ne savaient pas, auparavant, faire valoir.

■ Marie Glory sera la vedette féminine d'un film italien : *Napoli che non muore (Naples immortelle)*. Cette production sera tournée à Ciné Città, le Hollywood italien, près de Rome.

■ Mireille Balin est en tête de la distribution du *Duel*, tiré d'une œuvre de l'écrivain russe Pouchkine . . . Marcelle Chantal s'appelle en réalité Marcelle Pascal . . . Le vrai nom de Lisette Lanvin est Marie Carémil . . . Corinne Luchaire et Jean-Pierre Aumont seront les vedettes de *Le Déserteur*, d'après un scénario de Marcel Achard.

■ Georges Péclet, qui interprète un rôle d'officier dans *Paix sur le Rhin*, a servi comme volontaire durant la guerre de 1914. Il s'engagea à dix-sept ans ; après quelques mois dans le service des transports, il devint aviateur-observateur. Blessé deux fois, il reçut sept décorations. Il obtint son brevet de pilote.

■ Le metteur en scène Edmont Gréville réalisera un film : *Cinq jours d'angoisse*, qui fera revivre les instants d'anxiété de septembre dernier, alors que la guerre fut près d'éclater. En même temps, un autre film dramatique est tourné par Jean Choux, grâce aux capitaux fournis par des comités réunis à Paris, à Londres, à Berlin et à Rome ; ce film racontera l'histoire de quatre familles (française, anglaise, allemande et italienne) pendant la mobilisation de septembre.

FRANCE MARION a fait une création étonnante dans : "Une java", interprétée également par Mireille Perrey.

"ENTRÉE DES ARTISTES"

Ce film se classe parmi les meilleures productions françaises de l'année 1938. Voici quatre interprètes : Bernard Blier, Odette Joyeux, Janine Darcey et Claude Dauphin, photographiés sur un quai de l'île Saint-Louis, à Paris.

De l'Amitié à l'Amour

ROMAN D'AMOUR COMPLET

par Claude Bressac

"Oh, moi!» soupira la jeune fille.

— Quoi, vous ?

— Je ne veux pas me marier.

Rogère dit cela sans sourire, refusant ses yeux aux yeux de Renaud qui malignement l'observait, incrédule.

C'était dans une allée du bois de Boulogne, un matin de ce printemps dont la douceur précoce prolongeait pour eux la clémence d'un hiver passé sur la Côte d'Azur.

Une semaine plus tôt, en effet, ils étaient à Nice encore. C'est là, qu'ils s'étaient rencontrés, connus. Renaud avait vingt-sept ans. Rogère vingt-trois ou vingt-quatre.

Un destin pareil faisait que l'un et l'autre étaient orphelins. Sans fortune, après divers avatars, Renaud vivait maintenant de sa plume. Rogère était secrétaire d'un grave historien qui avait été l'ami de son père Une sympathie spontanée avait rapproché les jeunes gens, et s'était par la suite confirmée . . .

Ici, le train joyeux d'une noce, qu'un car-pullman emportait vers Saint-Cloud, venait de brusquement modifier le cours paisible de leurs propos.

Plus que les mots étonnants prononcés par Rogère, l'accent qu'elle y avait mis, puis, l'expression soudain figée, durcie, de son clair visage, démontaient Renaud . . .

Comme il se taisait, la jeune fille alors se retourna vers lui, avec une velléité de défi, un air de bravoure, qui ajoutèrent à son léger malaise. Il sentit la nécessité de dire quelque chose . . .

— C'est . . . c'est sérieux ? articula-t-il.

— Quoi donc ?

— Que vous ne voulez pas . . .

— Mais . . . oui. Pourquoi ? Ne m'avez-vous pas dit vous-même un jour que vous ne songiez pas non plus à vous marier ?

— Moi j'ai dit cela ? Vous m'étonnez ! Enfin . . Peut-être, reprit Renaud qui se rappelait parfaitement. Mais je voulais dire seulement que je devais d'abord penser à améliorer ma situation. Pour un garçon, ce n'est jamais tout simple . . . Mais vous ? Une jeune fille ? La jeune fille que vous êtes ? Voyons . . . C'est un vœu ?

— Si vous voulez . . .

Renaud tiqua des lèvres.

Cheminant à ses côtés, il observait Rogère d'un œil coulé au bord ses cils. Son pur profil de fée nordique sous l'auréole de ses cheveux couleur de miel : ce front jeune, ces yeux bleus, ce masque net empreint d'intelligence et de fierté . . . Auprès de lui, elle paraissait petite, presque menue. A la vérité, elle était plutôt grande et son apparente minceur résultant d'une parfaite harmonie des lignes, de l'équilibre heureux de son corps souple aux muscles déliés . . . Un charme direct et frais émanait d'elle, mêlé d'assurance tranquille et d'ingénuité. Elle semblait sans mystère. (Renaud vraiment, l'imaginait sans mystère.) Il croyait bien la connaître. « Toute de cristal et d'or ». se disait-il. Et puis, voici maintenant qu'elle prétendait ne pas vouloir se marier .

Ce n'était pas normal. Chez une autre que Rogère, Renaud n'eût vu là que naïveté. Ou, à la rigueur, l'aboutissant de quelque drame secret. Mais il était bien persuadé que la vie de Rogère ne dissimulait aucun drame secret. Et il ne tenait pas la jeune fille pour si naïve non plus Alors il ne savait pas. Il ne comprenait pas. Habile peut-être à sonder les âmes des personnages fictifs des histoires qu'il écrivait. il perdait pied devant cette créature qui, tout à coup, se révélait pleine de tant d'inconnu . . . Et cela le laissait tout ensemble penaud, intrigué, amusé, agacé.

Le silence qu'emplissait ces lignes n'avait, entre les jeunes gens. duré que le temps de faire quelques pas. Rogère la première, sans doute, en ressentit de la gêne. Nerveuse elle regrettait ce que son attitude montrait d'involontairement agressif. Elle n'avait pourtant pas voulu plaisanter. Ce qu'elle avait dit devait être dit. Mais c'était fini . . . D'un geste qui lui était familier, elle s'empara du bras de Renaud et. plus doucement, d'un ton qu'elle désirait léger :

— Vous n'êtes pas fâché ? questionna-t-elle.

Il arqua les sourcils :

— Fâché ? Mais Rogère . . . non. Si. Je ne sais pas. convint-il, sincère en somme : cela demande réflexion.

— Oh, je vous en prie ! C'est tout simple, voyons. Et entre nous, je pense, cela n'a pas d'autre importance.

— Entre nous. Pourquoi ?

— Parce que nous sommes des amis. De bons amis. N'est-ce pas ?

— Bien sûr. Mais . . . sommes-nous, ici, à Paris, toujours les amis que nous étions là-bas, à Nice ? . . .

— Quelle idée ! Certainement. Plus encore même. C'est vrai, ajouta la jeune fille, détendue. J'ai été toute contente de vous retrouver ici. Je me serais beaucoup ennuyée si vous aviez dû demeurer à Nice tandis que je rentrais à Paris . . . Je n'ai pas tellement eu d'amis, vous le savez. Avec vous, je suis si . . . bien. si libre ! Renaud, je voudrais que nous puissions être toujours les amis que nous sommes . . .

Renaud soupira. « Ah, ah. ! » songea-t-il. Il avait envie de rire. Il professait des idées plus personnelles, sans doute sur l'amitié posible entre le garçon qu'il était et une jeune fille comme Rogère. Mais il ne jugea pas opportun d'en faire état . . .

— Ce que vous me dites-là. Rogère, me . . . touche infiniment, répondit-il seulement. Je ne souhaite moi-même que mériter toujours votre confiance. votre amitié : j'y attache un grand, très grand prix . . .

— Je sais. Renaud. Vous êtes gentil.

— Mais non. C'est vous.

— Alors . . . c'est nous.

— Voilà.

Ils traversèrent une allée. Sur l'autre trottoir était une fillette, qui offrait des fleurs :

— Vingt sous la botte. mes roses . . .

La pauvreté avait moins bonne mine que ses fleurs dont elle paraissait être la maman. Et Renaud s'arrêta. De la botte qu'elle tendait. il détacha un bouton couleur d'aurore le passa au revers du col de Rogère :

— Rose. acceptez cette rose . . .

Le geste avait été à la fois preste et doux. élégant. joli La fillette. pour sa part. avait reçu une piècette . . .

Un peu plus loin, sans avoir encore prononcé une parole, Rogère souleva légèrement la rose épinglée à son col. l'effleura de sa joue pareille . .

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres

Son regard, en cet instant, croisa le regard de Renaud. Elle sourit à son sourire.

La seconde d'après ils parlaient d'autre chose.

Rassérénés.. De nouveau confiants. Insoucieux . .

•

Pourquoi Rogère, pourtant, n'avait-elle pas dit la vérité — toute la vérité ?

Pourquoi, tandis que déjà, au cours de ces derniers mois, elle avait insensiblement raconté tout de sa vie à Renaud, pourquoi, ce matin-là du moins, n'avait-elle pas tourné la seule page qu'elle en eût cachée jusqu'alors ? . . .

•

Cela remontait en arrière, à tantôt quatre ans, au moment où Rogère, privée de son père, allait voir partir sa mère après une cruelle maladie . . .

Durant des mois et des mois que le mal implacable avait mis à user sa résistance, la malheureuse avait été assistée par ses fidèles amis de toujours, Mme et M. Cassanier. Ceux-ci avaient un fils, Armand, mêlé à tous les souvenirs de Rogère, y compris ceux de sa plus tendre enfance.

De quelques années son aîné, il était à l'époque médecin frais émoulu et se préparait à une carrière coloniale. Il aimait Rogère et Rogère sans doute croyait-elle l'aimer aussi. Il est difficile parfois à une jeune fille de discerner le vrai sens du sentiment qui l'habite et cet Armand Cassanier était le seul garçon qu'elle eût jamais tant approché, fréquenté . . .

Très souvent les deux jeunes gens se retrouvaient au chevet de la chère malade. Résignée, courageuse, la mère de Rogère s'effrayait cependant de disparaître avant que d'avoir vu sa fille à l'abri, mariée. L'aggravation subite de son état, après un mieux factice, ne lui avait pas permis de se rassurer autrement. A peine un jour avait-elle eu la force encore d'unir en ses mains les mains de Rogère et d'Armand. Convaincue du moins de répondre à leur vœu intime, elle avait dit :

— Mariez-vous.

Son malheur consommé, Rogère, éperdue, s'était un moment abandonnée à son désespoir. Ce n'est qu'un peu plus tard, un soir, au sortir de ce cauchemar, qu'elle s'était retrouvée, lucide, dûment fiancée à Armand Cassanier, sans même qu'ils se fussent parlé d'amour . . .

Mais Armand devait alors partir pour l'Indochine. Il ne pouvait songer ni à renoncer à ce départ, ni épouser Rogère, en raison précisément de son absence qui allait durer deux ans, trois ans, peut-être davantage . . .

— Ma situation, tout mon avenir sont engagés là, avait-il exposé à la jeune fille Il était dans mes intentions de te demander si je pouvais espérer que tu m'attendrais. Je ne te le demande à présent qu'avec plus d'émoi, de ferveur. C'est un long crédit, je sais. Mais, je t'aime . . .

Rogère avait vingt-ans. Elle était une enfant, ivre encore de chagrin.

— Je t'attendrai, promit-elle, gravement.

Par pudeur, par fierté, la jeune fille n'avait pas consenti à s'installer chez les parents d'Armand. Elle avait préféré aller vivre auprès de Mme et M. Berthelot-Mira qui lui étaient d'autres amis, communs d'ailleurs à sa famille et aux Cassanier. Son modeste héritage était insuffisant pour qu'elle pût, sans travailler, subvenir à ses besoins, et elle n'avait voulu être à charge de quiconque. M. Berthelot-Mira du moins allait faire d'elle sa secrétaire. Sans doute ne voulait-il d'abord que ménager sa susceptibilité et lui faire illusion. Mais Rogère, très vite, avait su lui apporter une aide intelligente et précieuse . . .

Notre prochain roman :

Plaisir d'Amour

Par LEO DARTEY

Les Berthelot-Mira avaient pour ainsi dire vu naître Rogère. Ils avaient perdu naguère une fillette qui aurait eu maintenant son âge, et depuis longtemps leur tendresse s'était portée sur cette autre enfant. La femme était discrète et bonne. L'homme était un veillard distingué, charmant autant que savant. Rogère leur était devenue une source de joie mélancolique et douce, infiniment . . .

Et les mois, les années avaient passé...

Au début de la si longue attente, malhabile à faire la part de sa peine et de son ennui, Rogère, vraiment, s'était cru une amoureuse éplorée. D'Armand Cassanier, perdu avec sa mission en d'impossibles contrées, elle ne recevait que de rares nouvelles, irrégulières. Aussi bien, les lettres de ce graçon austère n'étaient pas les lettres d'amour que naïvement souhaitait la jeune fille. L'une après l'autre, elles l'avaient insensiblement désenchantée, déçue. Elles ne comblaient pas le vide de l'absence, n'entretenaient point le charme utile au cœur neuf de Rogère . . .

Puis les Cassanier avaient eux-mêmes quitté Paris, s'étaient fixés à Bordeaux. Le lent tourbillon des jours avait entraîné la jeune fille, dont la vraie nature s'éveillait, s'épanouissait, au sein d'une existence nouvelle, dans une atmosphère délicatement nuancée, tissée de ténus raffinements. Ce n'était pas sa faute si Armand peu à peu s'estompait, se résorbait comme en un temps irrémédiablement révolu : si son souvenir s'effaçait en elle jusqu'à n'être plus qu'un fantôme — le fantôme de l'ami d'enfance qu'il avait été . . .

On avait un jour reçu de lui une photographie. Etait-ce bien lui ? Il était accoutré de façon étrange : il était tout noir et portait une longue barbe en pointe. Il ressemblait à un lama. Rogère avait considéré l'image avec plus de confusion que de trouble, hésitant à reconnaître cet étranger. Finalement elle avait éclaté en sanglots . . .

Rogère n'aimait pas Armand. Elle ne l'aimait pas d'amour. Elle avait cru peut-être.

— J'étais trop jeune, confessait-elle à M. Berthlot-Mira. Je ne savais pas On aurait dû me dire. M'expliquer la différence.

Le bon veillard, avant elle, avait deviné cela : il n'avait jamais tenu ce projet de mariage pour définitif . . .

— Si tu ne l'aimes pas, ma chérie c'est tout simple !

Hélas, non, ce n'était pas si simple ! Rogère se faisait de l'aventure un autre drame. Elle imaginait ce pauvre garçon qui, lui, l'aimait, qui le disait mal parce qu'ils étaient trop des amis déjà mais qui devait l'aimer comme aime un homme de son âge et de sa trempe. Et qui était là-bas aux prises avec tant de difficultés, de dangers. Pour elle, en somme. Et qui comptait sur elle ! Qui se disait aux pires moments : « Elle m'attend . . . » et devenait alors courageux.

M. Berthelot-Mira hochait la tête La petite âme claire de Rogère était pour lui quelque chose de comparable à un jardin. Il s'y « promenait » avec un ravissement toujours étonné, attentif à paraître ne rien toucher. Rogère même ignorait tout ce que, dans ce domaine elle lui devait de soins . . .

— Et puis ,soulignait la jeune fille c'est maman . . .

Plus que sa promesse à Armand Cassanier, en effet, Rogère se sentait liée à lui par le souvenir de sa mère. C'était sa mère, pensait-elle, qui avait fixé son destin. Jamais rien ni personne ne pourrait chasser de son esprit cet instant pathétique où sa mère, près de mourir avait mis sa main dans la main d'Armand, murmurant : « mariez-vous »

— Ce furent presque ses dernières paroles . . .

Là contre, tout ce que le cœur et la sagesse de M. Berthelot-Mira pouvaient opposer de raisonnable demeurait impuissant

Fiancée à Armand Cassanier, Rogère ne pouvait que l'épouser à son retour.

— Je t'attendrai, avait-elle promis.

Le mariage était inscrit en son ciel et barrait son horizon . . .

II

RENAUD, lui, était loin de soupçonner pareille histoire.

Il savait seulement que Rogère avait un ami d'enfance qui était médecin et en mission quelque part dans le Laos. C'était pour lui sans intérêt.

A présent, il est vrai, il savait que Rogère était une jeune fille qui ne voulait pas se marier.

Mais cela . . . il ne l'avait pas cru.

A table un peu plus tard, il l'avait bien dit à sa tante Beth :

— C'est cousu de fils blanc.

Tante Beth alors avait fait les yeux ronds dans son naïf visage pareil à celui d'une vieille enfant :

— Pourquoi te l'a-t-elle dit ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que . .

Renaud n'avait pas eu beaucoup le temps d'y réfléchir encore: en route seulement. A présent, il ne faisait que penser haut sans trop contrôler ses paroles :

— Elle veut que nous restions amis, continua-t-il. Rien qu'amis. Je ne vois pas qui aurait pu lui laisser craindre que j'envisagerais . . . autre chose. Ce doit être elle . . .

— Elle t'aime ?

— Tu es folle ! protesta Renaud, rougissant comme un cadet. Je veux dire: ce doit être elle qui a imaginé . . . je ne sais quoi . . . Ou qui a peur. Après tout, l'amitié, comme ça . . . ce ne peut avoir qu'un temps, tu comprends Rogère est très jolie. Elle a trop de vrai charme. Ça commence par de l'amitié. Et puis . . .

— Tu l'aimes ?

Le jeune homme bondit de nouveau :

— Ah mais . . . qu'as-tu donc, toi, aujourd'hui ? Tu veux déjà connaître la fin ? La fin de quoi ? . . . Il n'y a pas de fin !

Tante Beth ici remua doucement les épaules :

— Il en faudra pourtant une, n'est-ce pas ? Tu en conviens toi-même : l'amitié, ça change de nom. Ou il faudrait que Rogère ne soit si jolie ni si charmante . . . et toi pas intéressant. Seulement, Rogère a trop bonne opinion de toi ! Ne fais pas le modeste : tu le sais bien ! . . .

— Il y en a eu d'autres ! releva Renaud, entrant dans le jeu. Chaque année, en vacances . . .

— Oh bien sûr ! Mais des autres, d'abord, tu ne parlais pas comme tu parles de Rogère. Tu ne t'entends pas ! Et puis, les autres, tu ne les as pas revues à Paris. Qu'une fois ou deux, par politesse : par curiosité professionnelle

RHUMES
ET IRRITATION DE LA
GORGE

1. Prenez d'abord 2 comprimés d'Aspirine dans un verre d'eau — pour soulager ces pénibles malaises qui, d'ordinaire, accompagnent le rhume.

2. Puis, faites fondre 3 comprimés d'Aspirine dans le ½ d'un verre d'eau et gargarisez-vous — pour calmer l'irritation de la gorge dont le rhume est la cause.

3. Si la fièvre persiste — si votre mal de gorge n'est pas promptement soulagé — appelez le médecin.

Achetez de l'Aspirine — puis, suivez le Mode d'Emploi ci-dessus !

Regardez bien les trois photos ci-dessus. Elles vous épargneront peut-être de longues heures de souffrance . . . la prochaine fois que vous aurez le rhume ou ce pénible mal de gorge qui, le plus souvent, accompagne le rhume.

Elles expliquent, en effet, la façon bien simple de calmer tous ces malaises en vitesse — grâce à l'Aspirine. Des milliers de personnes l'ont trouvée efficace et étonnamment rapide.

Essayez-la. Puis — car le rhume *le plus bénin* peut avoir des suites sérieuses, comme, par exemple, l'influenza ou une pneumonie . . . — *consultez le médecin.* Il en déterminera la gravité et vous indiquera le traitement à suivre.

Il est plus que probable qu'il vous dira aussi de continuer à prendre de l'Aspirine, parce qu'elle a pour effet de soulager les malaises du rhume avec une remarquable rapidité, outre qu'elle agit comme fébrifuge. Cette méthode si simple a remplacé la plupart des remèdes énergiques utilisés jusqu'ici contre les symptômes du rhume.

C'est peut-être la méthode la plus efficace et la plus commode qui ait encore été découverte.

Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada par la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario.

DOULEURS — Conseillées par leurs médecins, des millions de personnes ont recours à l'Aspirine pour soulager promptement les maux de tête et les douleurs rhumatismales, névritiques et névralgiques.

EXIGEZ LA MARQUE "ASPIRIN" Marque déposée

comme tu dis ! Tu ne tenais pas à les revoir ! Déjà que nous étions partis pour trois semaines à Nice et que nous y sommes restés trois mois. Je veux bien croire que c'était pour ton travail . . .

Renaud écoutait, avec une stupeur amusée. Sa tante ne l'avait pas habitué à tellement de clairvoyance. C'était bien la peine, vraiment, qu'il ait là-bas fabriqué un si beau mensonge pour paraître justifier un tel changement de programme : ça n'avait pas pris ! Ah ! si tante Beth maintenant se mettait à faire preuve de malice . . . l'existence bientôt ne serait plus possible ! .

Son neveu cependant souriait Un moment encore il la laissa aller. Il ne protestait plus. A quoi bon ? Ce que disait tante Beth n'était pas si ennuyeux à entendre. Pas de pure fantaisie non plus. Pourquoi nier ? Dans la vie de Renaud, Rogère était entrée, pareille à un rayon de soleil qui le matin se glisse entre les rideaux disjoints. On n'y prête pas une attention particulière : c'est quand même un autre jour qui commence . . .

Un autre jour ?

Depuis que Rogère avait paru, manifestement, quelque chose de nouveau habitait le monde. C'était venu tout doucement, invraisemblablement, comme une aube. Renaud tout à coup découvrait cela. Dans l'orbe de Rogère était née une foule d'impondérables qui à present se cristallisaient, prenaient corps. A cause uniquement de Rogère, Renaud avait été amené à penser dans un certain sens, à vivre selon un rythme différent. Il avait à son insu subit l'influence bénéfique de la jeune fille, ainsi qu'on subit un philtre, un enchantement. Le petit choc ressenti ce matin aura suffi à dissiper l'équivoque. Quand tout à l'heure, Renaud disait : « Ça commence par l'amitié : on croit par la suite que c'est toujours de l'amitié . . . » il ne savait pas encore qu'il traduisait exactement son sentiment intime. L'amitié. l'amitié . . . Renaud la connaissait. Il avait de l'amitié pour des tas de gens! Jamais pourtant il ne lui était arrivé de penser à quelqu'un de ces gens-là comme il pensait présentement à Rogère. Avec ce trouble singulier. Cette joie délicate et qui ressemblait à de l'angoisse .

— Quoi ?

— Que fais-tu ? répéta tante Beth Il avait tressailli. Il ne faisait rien. Ses mains. seulement livrées à elles-mêmes s'occupaient à préparer la salade C'était toujours Renaud qui préparait la salade parce que tante Beth. assurait-il. ne savait pas. Mais :

— Tu en es à la cinquième cuillerée. Il paraissait avoir mal

— Qu'as-tu voyons ? reprit tante Beth prompte à l'alarme.

— Rien. répondit-il enfin. Je . . . je pensais à Rogère

La seconde d'après, s'étant ressaisi, il riait :

— Tu vois ce que tu me fais faire, avec tes histoires !

•

Renaud aussi avait dit un jour à Rogère qu'il ne voulait pas se marier.

Toujours, Renaud commençait par déclarer aux jeunes filles qu'il ne voulait pas se marier. Il prétendait atteindre à cet âge idéal où les jeunes demoiselles soucieuses de leur avenir, et surtout les mères, voient en vous d'honnêtes maris possibles. Et lui se défendait farouchement d'être « un mari possible ».

Il avait vingt-sept ans, grand ,brun, il était mince, large d'épaules, bâti en force et en souplesse. Une expression d'intelligence virile modelait ses traits réguliers, légèrement hâlés, dorés. Beau garçon, il donnait une impression de saine jeunesse, d'équilibre et de tranquille joie de vivre . . .

Après avoir quelque temps rêvé de devenir un grand reporter ou un écrivain célèbre, il en était resté à de plus raisonnables ambitions. Voir son nom étalé en première page du journal ou, à la vitrine du libraire, sur la couverture d'un livre à succès . . . c'est très joli Mais outre du talent cela nécessite un dur et long apprentissage. Renaud, certes, n'en ignorait rien. Il avait l'âge où il est permis de se croire du génie. Le courage non plus ne lui faisait pas défaut. Pour tante Beth, néanmoins, il s'était résigné à composer avec un plus facile destin . . .

C'était à tante Beth, en effet, qu'il devait d'avoir pu poursuivre et terminer ses études. Pour l'y aider, sa tante, qui était la sœur de sa mère, s'était privée durant des années, avait sacrifié jusqu'à ses ultimes ressources.

Renaud n'en avait rien su, rien soupçonné. Il croyait à tante Beth des goûts simples et l'imaginait assez solidement rentée. Lorsque finalement il avait appris la vérité il avait dit seulement :

— C'est bon. A mon tour, maintenant . . .

Reléguant alors à la cave les poèmes et les tragédies qui déjà encombraient ses tiroirs, il s'était mis à écrire des romans feuilletons. de longs récits palpitants d'aventures et d'amour où l'imagination constitue une façon de génie. C'était bien hardi aussi ! La chance du moins avait là favorisé le jeune auteur. Lauréat d'un concours tapageur. Renaud s'était vu aussitôt tiré de l'ombre et soutenu par de positives réussites. Il n'en tirait nul orgueil mais. dans le cadre d'un gros travail libriment consenti. c'était pour lui l'indépendance et, ma foi, l'aisance. A ses côtés. tante Beth coulait des jours paisibles. Il était très jeune encore. Pour le reste — la gloire. le beau rêve de naguère — il ne désespérait point de l'avenir . . .

— Mais non, avait dit Rogère. sincère. Plus tard, vous écrirez de beaux romans où vous mettrez plus de votre cœur . . .

— Quand je serai riche !

— Hélas ! soupirait tante Beth. Alors tu feras des livres parfaitement assommants . . . et personne ne les lira :

Car tante Beth, n'est-ce pas, avait eu tout le loisir de découvrir que mille choses de ce genre, en ce bas monde. « ne se mangent pas en salade » . . .

•

Tante Beth admirait son neveu autant qu'elle l'aimait, l'adorait, l'adulait Toutes les déceptions de sa pauvre vie manquée, toutes les secrètes amertumes de ses années sans joie, avaient trouvé en Renaud leur béate consolation . . .

De ce grand garçon dont l'existence seule animait la sienne, tante Beth chérissait jusqu'aux menus travers. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, la ravissait, l'émerveillait. Avec de faux airs martyrs elle soupirait parfois : « Ah ! tu es bien le fils de ton père ! » Mais cela ne pouvait jamais avoir l'accent d'un vrai reproche. Sa plus douce illusion était d'imaginer que dans la rue. abusés par les apparences, les étrangers pouvaient se figurer que Renaud était son fils. Elle avait un jour rougi de bonheur parcé que, dans un magasin, la vendeuse, parlant d'elle, avait dit à Renaud : « Mme votre mère . . .

Chère tante Beth ! A cinquante ans passés, elle était naïve autant qu'à seize. Auprès de Renaud, elle vivait à la manière des enfants, dans un monde à part dont il était le magicien. Mieux que lui elle connaissait les personnages qu'il inventait pour ses romans. Elle en parlait ainsi que de ses relations personnelles. Elle se mêlait à eux, se préoccupait de leur sort, partageait leurs aventures. Douée d'un sens aigu de l'humour, d'ailleurs inconscient, il lui arrivait de dire par exemple à son neveu et très sérieusement :

— Tiens, cet après-midi, j'ai aperçu le comte de Palétuvier.

Ce gentilhomme était l'un des héros imaginaires de quelques histoires déjà publiée. Il suffisait qu'un passant eût à son image un air noble, la barbe en pointe et des guêtres blanches, pour que tante Beth prétendit l'avoir reconnu Renaud, lui, fronçait les sourcils. fouillait sa mémoire :

— Mais ma tante. répondait-il sur le même ton : il est mort, voyons !

Alors tante Beth, sans s'émouvoir :

— Je sais bien. Mais lui ne le sait pas, le pauvre !

Tante Beth. sans doute, n'eut pas été du tout surprise de voir un matin sonner à sa porte une très belle jeune fille qui serait venu demander des nouvelles de son fiancé « tombé dans un ravin à la fin du chapitre XXXVIII d'un roman de Renaud en cours de parution ». Elle

eût trouvé cela naturel. Dans ce domaine, en vérité, tante Beth ne s'étonnait de rien . . .

N'avait-elle pas trouvé, une fois encore, que Rogère même, Rogère en personne, ressemblait étrangement à la touchante orpheline de **La Mer sans horizon**, le grand succès de son neveu . . .

— Rappelle-toi : Joëlle Dupuy. Cette jeune fille qui te plaisait tant. A tel point que tu étais jaloux, disais-tu, de l'officier que tu lui faisais épouser au dernier feuilleton ?

Ici Renaud avait franchement ri :

— Tu lis trop, ma tante ! avait-il constaté.

Mais il n'avait pas eu à fouiller beaucoup dans sa mémoire pour retrouver le souvenir de cette « Joëlle Dupuy ». Il se rappelait pertinemment lui avoir en effet prêté toutes les grâces et tous les charmes de la jeune fille idéale selon son cœur : elle était vivante encore en lui.

Avant tante Beth, il s'était avisé que Rogère ressemblait à cette créature de rêve.

Ceci s'était passé à Nice.

Renaud, depuis, y avait souvent pensé.

Hier encore.

Tout à l'heure . . .

III

LES jours avaient passé.

Les deux jeunes gens se rencontraient fréquemment aussi fréquemment qu'il leur était possible.

En amis.

Rien vraiment ne semblait entre eux subsister de l'incident qui avait marqué l'une de leurs premières promenades à Paris.

Rogère, probablement, estimait la question définitivement réglée et Renaud, prudemment, ménageait ses avantages . . .

A peine parfois de longs silences pesaient-ils sur leurs entretiens. De ces silences émouvants qui, lors de la naissance de l'amour, nous viennent de la vanité des mots. Renaud, qui n'en était plus à interroger son coeur, tremblait cependant que Rogère n'ait pu trop tôt interpréter sa muette éloquence. Mais tous les louables efforts qu'il tentait pour ranimer et soutenir une honnête conversation n'aboutissaient la plupart du temps qu'à de piètres résultats . . .

Un jour, tout à trac, pour pallier sa trop flagrante indigence, il s'était excusé, se disant préoccupé par la composition du scénario d'un long roman-feuilleton qu'il comptait écrire dans le courant de l'été. Si le souci ne l'en tourmentait pas réellement, il était vrai du moins qu'il travaillait à un nouvel ouvrage . . .

— C'est un roman . . . d'amour ?

— Naturellement. D'aventures, aussi.

— Oh, dites-moi ! Cela m'amuserait tant. Ou en êtes-vous ? racontez-moi...

Renaud un moment avait hésité, pensant à tendre un piège à la jeune fille. L'attirer dans une histoire qui ne serait que la leur et lui laisser le soin de trouver . . . la suite. Et puis non ! Sous le regard droit de Rogère, en face de tant d'ingénue confiance qu'il lui devinait il avait eu un peu honte de songer à pareil subterfuge . . .

Il avait simplement exposé les grandes lignes du sujet prévu et résumé les premiers éléments de son plan . . .

Rogère avait paru s'y intéresser. Elle avait approuvé, critiqué, discuté . . .

Dans les jours qui avaient suivi, ils en avaient reparlé. C'était devenu un jeu — presque une collaboration.

A défaut peut-être d'un bénéfice pratique, Renaud pourtant trouvait là l'occasion maintes fois renouvelés d'échanges de vues avec la jeune fille, d'impressions et de souvenirs, qui toujours les laissaient en harmonie et contents l'un de l'autre . . .

Un jour, à propos des noms à donner aux personnages du roman, Rogère avait dit :

— Voulez-vous me faire plaisir ? Pour l'héroïne principale, qui est si jolie et qui a toutes les qualités, n'est-ce pas ? . . . je voudrais que vous l'appeliez : Joëlle.

— Joëlle ?

— Oui. C'est un vrai prénom vous savez. N'aimez-vous pas Joëlle ? C'est vieillot, ça fait distingué, c'est charmant. Moi, j'aime infiniment. J'aurais souhaité m'appeler Joëlle . . .

Renaud n'avait pu se défendre de tressaillir, tant la coïncidence était singulière. Il avait dû faire un effort pour dissimuler le trouble qui s'était emparé de lui :

—J'aime beaucoup ce nom de « Joëlle », avoua-t-il. Je l'ai utilisé déjà.

Puis, sans davantage se contrôler, il poursuivit :

— J'avais fait aussi de cette Joëlle une sorte d'ange, figurez-vous. Je m'étais plu à particulièrement soigner son personnage. Autant qu'il est possible dans ce genre de roman, je l'avais façonnée sur un type de créature idéale selon mon coeur, en lui prêtant une somme de charme très . . . délicat. D'ailleurs c'est bien simple : ayant écrit la moitié de l'histoire, j'étais amoureux fou de ma « Joëlle ».

— Non ?

— Pygmalion avant moi s'était épris de sa Galatée de marbre . . .

— Hélas ! Vénus n'aura pas animé pour vous votre Joëlle de rêve ?

— Qui sait ? s'enhardit l'écrivain. Peut-être est-elle quelque part dans le monde et qui m'attend ? ou qui ne me reconnaît pas ? . . .

— Comme vous en parlez, Renaud ! s'étonna la jeune fille, rêveuse. L'aimeriez-vous donc encore ?

LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de malgreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constuent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

éimineront tous ces poisons De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO <A>.

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
HEURES DE BUREAU
Le samedi, de 3 heures à 6 heures

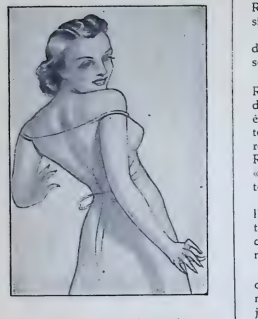
Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes) Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom .....

Votre adresse .....

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

•

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier
Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure

Nom

Rue

Ville Province

— Toujours ! Ne vous ai-je pas dit qu'elle était à mes yeux la créature idéale ?

Rogère, finalement, avait ri, croyant sans doute ne voir là, de la part de Renaud, que l'expression d'une fantaisie.

Mais tante Beth, un peu plus tard, devait se charger de donner un autre sens à l'étrange confidence.

C'était chez les Berthelot-Mira où Renaud et sa tante avait été conviés à dîner. Le repas avait été très gai. On était au salon. M. Berthelot-Mira, qui témoignait à Renaud d'un cordial intérêt, lui parlait de son fameux roman. Rogère alors trouva piquant de raconter « l'idylle » survenue naguère entre l'auteur et son trop séduisant personnage...

Tante Beth, qui papotait un peu, à l'écart avec Mme Berthelot-Mira, n'entendit que les derniers mots de l'anecdote. Et ne retenant au passage que le nom prononcé de Joëlle :

— Oh ! Rogère ! lança-t-elle, étourdiment : c'était tout votre portrait, vraiment ! Dès que je vous ai vue, à Nice, j'ai dit à mon neveu : Rogère, c'est Joëlle !

— Tu m'as dit ça ? tonna Renaud. Et quand ? Jamais tu ne m'as rien dit de pareil !

Sidérée par l'explosion, tante Beth eut vaguement conscience d'avoir commis unegaffe majeure. Les doigts à ses lèvres, l'œil rond :

— Ah ! balbutia-t-elle. Je...

Puis, imaginant de bonne foi tout arranger :

— C'est toi qui me l'as fait remarquer, alors ?

Ee cependant que les rires fusaient, Renaud fut tout le premier désarmé par tant de candeur. M. Berthelot-Mira fut le seul, peut-être, à observer que Rogère était devenue très rouge, rouge autant que « l'amoureux de Joëlle ».

IV

"SANS doute allez-vous quitter Paris ? Où irez-vous ?...»

Renaud hocha le tête :

— Je ne sais pas. Et vous ?

Déjà était proche le temps des vacances, ou du moins l'éclat des beaux jours tôt venus incitait à envisager de nouvelles évasions vers des horizons plus libres.

— Nous resterons probablement à Paris, dit pourtant Rogère. Au mois d'août, si les circonstances le permettent, nous irons passer un moment en Normandie.

— En Normandie ? C'est très loin !

— Mais non !

— Mais si !

— Nous ne serons pas très longtemps absents.

— Week-end ?

— Ah... non Deux ou trois semaines Un mois

Renaud fit la moue La perspective de demeurer un mois sans Rogère lui était positivement intolérable.

— Hum ! C'est ennuyeux, regretta-t-il. Au mois d'août, précisément, je vais avoir besoin d'une importante documentation historique. J'avais pensé me renseigner auprès de M. Berthelot-Mira...

— Pourquoi au mois d'août ? taquina Rogère, qui n'était pas dupe du prétexte. Pourquoi pas tout de suite ?

— Oh non ! C'est trop tôt. D'ici là, j'aurais oublié !

— Hum.. Mais, pourrez-vous venir nous voir là-bas ? Ne serez-vous pas vous-même trop loin ?

—Certainement non, assura Renaud, plus sérieux.Il n'est pas dans mes intentions de m'éloigner beaucoup de Paris. J'y ferai affaire souvent. Je voudrais trouver à louer, pour la saison, un petit pavillon en banlieue, dans un coin tranquille.

— Allez à Saverney ? proposa Rogère. C'est si calme !

— Saverney ? N'est-ce pas là qu'est votre maison ?

— Justement. Et elle est à louer

— Meublée ?

— Meublée.

— Bravo, je loue ! s'écria le jeune homme. Si vous voulez bien de moi pour locataire ?

Il ne plaisantait qu'à demi. Si la chose s'avérait possible il s'installerait volontiers à Saverney. Il connaissait la région, comprise entre Saint-Leu et l'Isle-Aadm, en lisière de la forêt de Montmorency. A quarante-cinq minutes de Paris, on s'en pourrait croire à cinquante lieues, tant le cadre et l'atmosphère même du pays consacré à la culture maraîchère, différent des autres banlieues. Le fait que Rogère avait à Saverney vécut une partie de son enfance, constituait pour Renaud un attrait de plus...

Rogère en effet tenait cette maison de son oncle Romain, décédé quelque dix-huit mois auparavant.

La mère de la jeune fille, au moment de son veuvage, avait cru pouvoir continuer auprès cet homme qui était son beau-frère et l'associé de son mari Après pourtant des années de patience et de résignation, elle avait dû presque s'enfuir. Rogère même, qui à l'époque n'était qu'une fillette, conservait de son oncle un souvenir épouvanté Elle disait qu'il était « le diable en personne » !

Agé déjà, il était en vérité un être insociable. Un accident stupide l'avait laissé infirme : il boitait, Aigri, despote et méchant, il était par surcroît devenu d'une avarice sordide.

Dans la suite, ses affaires, qui semblaient prospères, avaient brusquement

(*Lire la suite page* 29)

OLIVIA DE HAVILLAND

IRENE RICH

Année Nouvelle! Robes Nouvelles!

BARBARA STANWYCK

IRENE RICH

GABY SYLVIA

Elle fait partie de cette équipe de jeunes artistes que le cinéma français nous a révélées en 1938. Elle est aussi modeste, aussi simple que nous la montre cette photo.

La charmante femme de Pierre Brasseur est le type de la Parisienne vive, gaie, travailleuse. A l'écran, elle remplit ses rôles avec conscience et application, comme une écolière. Nous la verrons dans " Altitude 3,200 ".

ODETTE JOYEUX

JUNE LANG

CONSTANCE BENNETT

Fantaisie sans limites

PRISCILLA LANE

BARBARA STANWYCK

(*Suite de la page 24*)

periclité. Sa ruine avait du même coup consommé celle de sa belle-sœur et de sa nièce.

Ce n'était qu'après des mois par les soins du notaire appliqué à retrouver sa trace, que Rogère avait appris le décès du singulier vieillard. Son oncle mort intestat, elle héritait de la maison. Un menu compte en banque avait de justesse pourvu aux frais de la succession.

A présent, sur le conseil de M. Berthelot-Mira, la jeune fille allait tenter de tirer profit de la petite propriété.

— Ce n'est pas luxueux ! convint-elle. Mais c'est grand, très clair. C'est propre. L'agence a fait refaire tapisseries et peintures. Le jardin a été remis en état. C'est surtout calme, vous verrez. Si calme

•

Ce fut cette sensation de calme qui, de prime d'abord, frappa Renaud.

La maison s'appelait «les Glycines», on ne savait pas pourquoi. Elle était située à mi-hauteur du coteau que couronne la forêt. La route ici était peu fréquentée, bordée d'un parc privé. Un mur plein achevait l'isolement souhaité par le jeune écrivain.

La bâtisse, à vrai dire, ne payait point de mine. Elle était de construction très ancienne et rustique, prise d'ailleurs sur les «communs» du château. Mais elle était très bien orientée, ouverte à la lumière. Deux treilles silueuses tordaient leurs longs bras au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée, soulignant un aspect résolument campagnard.

En bas étaient deux grandes pièces, la cuisine, une buanderie que flanquait une sorte de hangar encombré de fagots. A l'étage, deux belles chambres et un cabinet de toilette . . .

— Celle-ci était la nôtre, à maman et moi, précisa Rogère au cours de la visite.

— Elle restera la vôtre, répondit Renaud.

— La mienne ?

— Pour vos week-end. Si vous nous faites l'amitié d'accepter.

— Mais, vous ?

— Oh ! moi, c'est vu : je réquisitionne le faux salon du rez-de-chaussée : ce sera ma chambre et mon studio . . .

Dans le jardin qui s'étendait sur la droite de la maison, un épais massif de tilleuls séparait le quartier d'agrément du potager.

De tout temps et du vivant même de M. Romain, c'était le voisin, le père Blanchette, qui en assurait l'entretien.

— Il était un grand ami de mon oncle expliqua la jeune fille.

— Hum ! fit Renaud, ce n'est pas une recommandation ?

Grand, sec, le vieux bonhomme était vigoureux encore. Il avait la tête menue, ratatinée, comme «réduite» au soleil. Le masque tanné, avec d'étonnants sourcils blancs et une barbiche en pointe du même poil rude. A travers la broussaille de ces sourcils, qui semblaient de mousse morte, luisaient ses yeux bleus au regard froid, qui vous envisageaient un peu de côté, à la façon des poules . . .

Depuis tant d'années, qu'avec le sien, le père Blanchette cultivait le jardin de M. Romain, il avait fini par le considérer comme son propre bien. Si «regardant» que fût l'autre, à qui il devait fournir une honnête proportion de légumes et de fruits, notre finaud, à coup sûr, tirait avantage de la convention . . .

Après le décès de son compère, le bonhomme s'était vu d'ailleurs confié la garde de la propriété. Dieu sait qu'elle était bien gardée ! et qu'il l'eût gardée volontiers jusqu'à la fin de ses jours.

Mais ce maudit notaire avait retrouvé l'héritière du vieux Romain et voilà maintenant que des «Parisiens» allaient s'installer aux «Glycines» . . .

Le changement de régime n'était point fait pour plaire au père Blanchette.

A deux reprises, déjà, il était parvenu à décourager des locataires éventuels que l'«Agence de la Gare» avait eu l'imprudence de lui adresser directement.

Cette fois pourtant, que pouvait-il ? Le grand «monsieur» qu'était Renaud et qui lui en imposait un peu se déclarait très content. Quant à tante Beth, elle n'avait guère à formuler que des critiques de détail !

— La cafetière est fêlée, le hachoir est impossible et il n'y a pas de poêle à frire. Mais ça ne fait rien.

Tout de même, le père Blanchette, qui s'était joint au groupe, se risqua à lui demander «si elle ne craignait pas trop la compagnie des fantômes».

— Les fantômes ? se récria tante Beth devenue livide. La maison serait-elle hantée ?

— On le dit.

Vertement rabroué par le représentant de l'agence qui assistait Rogère, le bonhomme consentit à lâcher du lest :

— J'en ai point vu, des fantômes ça, non. avoua-t-il. Mais je les ai entendus, ça oui . . .

Et dans son dos, tandis qu'il s'éloignait en grommelant, le gérant acheva de rassurer tante Beth :

— Il n'est pas méchant, conclut-il. Aussi bien, n'a-t-il que peu à faire de votre côté. Ne vous laissez pas importuner . . .

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Et vous vous lèverez le matin frais et dispos

Le foie doit secréter chaque jour deux livres de bile dans vos intestins. Cela est absolument indispensable à la digestion. Autrement, les aliments séjournent dans les intestins et se gâtent. Vous avez des gaz d'estomac et vous souffrez de constipation. Votre organisme s'empoisonne peu à peu ; vous vous sentez déprimé, vous voyez tout en noir.

Il ne suffit pas toujours, pour atteindre le mal, de stimuler les intestins. Vous devez aussi traiter le foie. Des excellentes Petites Pilules Carter pour le Foie feront secréter les deux livres quotidiennes de bile ; vous vous rétablirez rapidement. Inoffensives et douces, elles activent la sécrétation de la bile. Elles jouent le même rôle que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demander les Petites Pilules Carter pour le Foie ! Refusez tout succédané. 25c.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans 416, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

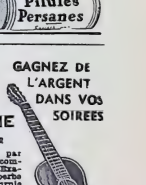
JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE

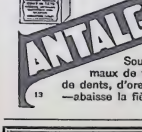
APPRENEZ A JOUER

La guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE 251 V rue St Joseph QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES





Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles —abaisse la fièvre.

Lisez

La Revue Populaire

Chez les dépositaires 15c

— Oh, trancha Renaud, froidement. Pour moi, c'est simple : s'il m'embête, je le jette par-dessus mur !

V

DEPUIS tantôt deux mois, tante Beth et son neveu étaient installés à Saverny.

Ils se plaisaient là beaucoup.

Une fois par semaine ou deux, Renaud se rendait à Paris — pour ses affaires, assurait-il. Quoi qu'il en soit, il en profitait pour rencontrer Rogère, déjeunant d'ailleurs le plus souvent chez les Berthelot-Mira. Ces deux derniers dimanches, la jeune fille, aussi, avait fait le voyage.

—Je vais finir par aimer cette vilaine maison ! convenait-elle.

— C'est n'est pas une vilaine maison, protesta doucement Renaud. Il n'y a plus de vilaine maison. Voyez : tout vous aime ici, maintenant . . .

Rogère souriait. Devinait-elle ? comprenait-elle ?

Il semblait à Renaud qu'elle n'était pas dupe de sa réserve.

Mais pouvait-elle décemment être dupe encore ?

Il y avait trop longtemps, sans doute, que tous deux vivaient sur un mensonge. Car leur amitié était un mensonge. Le sentiment de si totale harmonie qui les unissait ne pouvait plus n'être réellement que de l'amitié.

Renaud, certes, en avait convenu avec soi.

Mais Rogère ?

Rogère était auprès de lui toujours si simple, si pareille à elle-même ! Son attitude et cette façon même de tendre abandon qui la lui livraient sans fard, n'était-ce pas seulement l'expression d'une ingénue confiance ? Pouvait-elle croire vraiment qu'ils étaient des amis, rien que des amis ; qu'il était possible à un jeune homme et une jeune fille d'être amis à ce point-là sans qu'intervienne un jour la magie de l'amour ? Une telle pureté rayonnait de Rogère et de tous ses faits et gestes que Renaud parfois en demeurait le cœur et l'esprit en déroute . .

Rogère savait-elle mieux ?

D'où venait cette ombre alors qui passait sur le clair visage de la jeune fille ? Qu'était ce nuage qui par instant fonçait le bleu de ses yeux ? De quelle nature étaient ces soudaines dépression qui la faisaient rêveuse, presque triste ?

— Es-tu toujours si bien lunè ? relevait tante Beth . .

— Je ne dis pas qu'elle soit de mauvaise humeur : je dis qu'elle paraît triste . .

— Les femmes, tu sais ! Moi j'ai mes jours aussi . . Pourquoi ris-tu ? Oh, je ne suis pas Rogère, bien sûr ! Si j'étais Rogère

— Si tu étais Rogère, elle serait toi : cela ne changerait rien à rien ? Ou je tomberais amoureux de ma tante : ce serait joli !

— Mais Rogère ne sait pas que tu l'aimes, après tout ! observa tante Beth, un autre jour. Tu ne le lui as jamais dit à cette petite . . .

— Penses-tu qu'elle ne sait pas ? que ça ne se voit as ? Penses-tu que les Berthelot-Mira ne devinent pas non plus ? Et tout le monde ? Moi, il suffit que je me regarde dans une glace pour le voir écrit sur mon front . . .

—Bon. Mais tu oublies qu'elle t'a déclaré ne pas vouloir se marier . . .

— Bah ! moi aussi je le lui ai dit. Cela ne prouve rien : la preuve.

— Si pourtant c'était vrai ?

— Alors, il faudrait admettre qu'elle eût quelque vraie raison. Laquelle ? . . .

— Sait-on ? Il peut y avoir de graves raisons de famille. Moi, j'ai connu une jeune fille, très belle et très riche, qui avait renoncé à se marier parce que sa mère et sa grand'mère étaient folles . . .

— Où ça ? Qui ? . .

— Oh ! je ne me rappelle plus. C'était dans un roman . . .

— Je m'en doutais ! assura Renaud en riant. Tu lis trop, tati ! tu lis trop, je te l'ai déjà dit ! Cela finira par te jouer de vilains tours . . .

Une autre fois encore :

— Peut-être aussi Rogère n'est-elle triste que parce qu'elle t'aime ? suggéra tante Beth, logique en somme. Mets-toi à sa place. Elle t'aime, tu parais l'aimer, et il ne se passe rien. Elle peut se demander également ce que tu penses ? si tu n'as pas, toi aussi, de gravec raisons pour ne pas vouloir te marier ? Dame ! Puisque tu es prêt à l'épouser. reprit l'excellente femme, pourquoi ne pas lui parler franchement ? Vous vous connaissez assez, j'imagine. Qu'attends-tu ? . . .

Qu'attendait Renaud, en effet ?

Il lui semblait bien n'avoir pas même un mot à prononcer — qu'il n'aurait qu'à ouvrir la main, refermer ses bras. Une force obscure, pourtant, le retenait. Une crainte indicible de rompre le charme présent, de perdre à jamais Rogère . . .

Le jeune homme avait assez la superstition de ses pressentiments. Il était sensible et intuitif. Devant la porte d'un journal, d'un magazine, d'une maison d'édition, où il allait tenter quelque démarche, il lui était arrivé de faire brusquement demi-tour pour ne revenir que plus tard . . .

Devant Rogère, Renaud ne cessait point de faire demi-tour.

•

Il y pensait ce soir-là avec une acuité sigulière.

C'était la nuit. Tard. Le jeune écrivain était à sa table de travail, dans le salon dont il avait fait son studio. Sous le rond de la lampe était une page de bloc entièrement garnie d'indéchiffrables croquis et graffiti dont l'incohérence décelait la distraction de la main qui les avait tracés . . .

Dehors, il pleuvait. Une grosse pluie d'orage, qui cinglait les feuilles des arbres et battait le sol, emplissant toute la nuit d'une constante rumeur en laquelle le bruissement des peupliers proches laissait comme des moirures. De loin en loin le sourd grondement du tonnerre ébranlait le ciel opaque. Le cri rageur d'une jeune chouette traversait la tempête . . .

Renaud n'entendait pas. La fenêtre ouverte à l'abri des persiennes closes, sa pipe éteinte, il pensait à Rogère.

Tante Beth l'avait plusieurs fois appelé, et il n'y avait point pris garde encore. Il venait seulement de dresser l'oreille quand la voix répéta, plus fort : « Renaud ! » cependant qu'une main nerveuse secouait désespérément la rampe de l'escalier . . .

D'un bond, le jeune homme alors fut debout, poussa la porte, traversa le petit vestibule.

— Eh bien ?

Dressée, toute blanche, sur le palier de l'étage, tante Beth paraissait sortir d'un cauchemar. Par-dessus sa longue vêture de nuit, elle avait enfilé son bras gauche dans la manche droite de son peignoir et avait dû renoncer à trouver l'autre. Sous ses cheveux fleuris de papillotes, ses traits accusaient une puérile frayeur . . .

— Qu'y a-t-il donc ? questionna son neveu qui, ayant rapidement escaladé les marches, la reçut tremblante contre lui.

— Renaud, j'ai peur !

— Peur ? De quoi ? L'orage ?

— Non. Ecoute. C'est . . . je ne sais pas ce que c'est ! Dans la chambre. *ça vient du mur.*

— Du mur ? Mais quoi ?

— Je ne sais pas. Tiens ! sursauta tante Beth, soudain crispée : tu as entendu ?

Il y avait la pluie criblant les tuiles, l'eau qui courait dans la gouttière. Le vent. Une pomme verte, chue sur le toit et qui roula, rebondit, parut se perdre dans le mystère de la nuit . . .

— Tiens ! encore . . .

— Chut !

Cette fois, oui, Renaud entendait, venu de la chambre, en effet, c'était un bruit singulier et qu'il ne sut pas identifier. On eût dit qu'une main courait sur les cordes distendues d'une harpe, ou faisait jouer tout un réseau de fils métalliques. Des rats sous les combles ? Dans la salle à manger qui se trouvait être juste en dessous ? dans la cuisine ?...

— Ça vient du mur. répéta tante Beth . . .

Le fait est que « ça » semblait sortir de l'épaisseur même de la muraille. Mais le mur, ici, était nu, sans placards ni fenêtres. C'était le dos de la maison et

par delà était la cour d'une petite ferme.

— Peut-être y a-t-il un poulailler à l'autre bout.

— Alors c'est la pluie ! décréta le jeune homme. C'est l'eau. Il doit y avoir une fissure quelque part et ça tombe sur une tôle, un couvercle. Il n'en faut pas plus . . .

Il disait cela pour rassurer sa tante mais n'en pensait rien. Et la malheureuse hochait la tête, incrédule. Dans ses yeux dont le regard ne quittait pas les siens, Renaud devinait la certitude qui s'installait . . .

Aussi bien le bruit se manifestait-il de façon très irrégulière, tantôt plus fort, comme d'un sac de ferraille qu'on eût versé sur le sol, tantôt plus faible, avec des résonances prolongées, puis s'éloignant et se rapprochant, se taisant pour reprendre la minute d'après.

— C'est en bas ! dit Renaud, resté attentif. Descendons.

Mais, en bas, le bruit paraissait plutôt venir d'en haut. Les buffets grands ouverts se montraient vides de mystère. Renaud, pourtant, avait frappé le mur d'une louche décrochée à la batterie, il y eut un silence. L'instant d'après, le bruit se répéta pour se faire à nouveau sous les coups . . .

— Tu vois, balbutia tante Beth. ça. vit . .

— Un rat.

— Il n'y a pas de rats dans les murs !

— Il y a des rats partout.

— Ce n'est pas un rat !

Elle n'osait pas dire que c'était un fantôme. Mais Renaud lisait dans sa pensée.

Dehors, la tempête redoublait de violence. L'orage atteignait à son paroxysme. Par rafales, la pluie s'abattait sur la maison, le vent échevelait les arbres. Dans la nuit, le sifflet d'un train était un long cri de détresse . . .

— Tu ris ? s'étonna tante Beth.

Renaud, en effet, ne pouvait s'empêcher de rire. Il se voyait là, armé d'une louche, assailli par trop de forces déchaînées. C'en devenait comique. Et à le sentir si calme et maître de soi, sa tante allait se montrer presque courageuse quand soudain la persienne mal close s'ouvrit et claqua contre le mur. Un éclair jaillit, la foudre déchira tout un pan de ciel.

Projetée contre le jeune homme, tante Beth avait poussé un hurlement et failli perdre connaissance. Elle se fût sans aucun doute évanouie pour tout de bon si Renaud ne l'avait prise aux épaules et secouée rudement :

— Eh bien ! Ne fais pas le bébé ! dit-il, riant de plus belle. Tati, voyons ! regarde-moi. Est-ce que j'ai peur, moi ? de quoi as-tu peur ? — Parce que ça fait zim-boum ? . . .

Il lui parlait comme à un enfant. Il lui arracha finalement un pauvre sourire :

— Attends !

Dans le buffet, il s'empara d'un flacon de liqueur, en emplit un gobelet et le

Saviez-vous que

LE FILM

est le magazine de cinéma le plus complet, le plus richement illustré et le plus intéressant ?

Coupon d'Abonnement

LE FILM, 975, rue de Bullion, Montréal

Ci-joint veuillez trouver :
$1.00 pour un abonnement d'un an.....
$1.50 pour un abonnement de deux ans.....

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour $1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.

Heures de bureau :
Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

tendit à sa tante, ainsi qu'il eût fait d'une rasade de whisky. Ce n'était pas du whisky, mais du cassis. Tati l'avala d'un trait et, par miracle, les couleurs revinrent à ses joues . . .

— Là !

— Mon Dieu, soupira-t-elle, quelle nuit !

— Mais non, répliqua Renaud, très ferme. C'est une nuit d'orage. Ne pense à rien et il ne restera plus que l'orage. D'ailleurs, écoute. C'est fini, les . . . les rats ont eu peur aussi; ils sont partis !

Il est vrai que le « mur s'était tu ». Dans le moment étaient seulement le vent et la pluie et le murmure de la gouttière. Au loin, déjà, le grondement plus sourd du tonnerre . . .

Après encore quelques investigations sans résultats, Renaud conclut que le mieux était de s'aller coucher.

— Demain, nous verrons . . .

•

Bien que son neveu eût pris sa chambre et qu'elle se fût installée dans l'autre, les portes demeurées ouvertes, tante Beth ne put retrouver la paix du sommeil.

Elle avait laissé allumée la lampe de chevet. Dès qu'elle fermait les yeux, une sarabande folle de revenants surgissait sur l'écran de ses paupières . . . Avec ça que les meubles craquaient comme jamais, semblait-il, et que des gouttes d'eau, à présent, tapotaient, pareilles à des doigts, sur le zinc du rebord des fenêtres . . .

Renaud, lui, dormait. Ah ! Renaud, certes, ne croyait pas aux fantômes ! . . . N'empêche qu'il existe des maisons hantées. Les journaux parlent de ces maisons isolées ou il pleut des blocs de charbon et des pavés jusque sur la tête des gendarmes à l'affût, où les meubles se déplacent, les portes s'ouvrent et se ferment sans qu'on y touche . . .

— Qui sait si ce vieux fou de M. Romain ne revient pas rôder par ici ? se demandait tante Beth. Le père Blanchette a bien dit qu'il a aussi entendu des fantômes, s'il ne les a pas vus ! . . .

— Laisse donc les histoires du père Blanchette ! rétorqua Renaud, le lendemain. C'est un vieux renard . . . Et surtout, ne va pas lui raconter ce qui s'est passé : tu ferais de nous la fable et la risée du pays ! Cela s'expliquera tout seul un jour, tu verras. Rappelle-toi chez les Barrancy ? Les esprits frappeurs. Ont-ils eu assez peur . . . jusqu'à ce qu'un architecte de leurs amis s'avisât que la charpente de l'immeuble était entièrement de métal. On était en plein hiver et c'était la contraction des poutres de fer sous l'action du froid, qui faisait dans les murs le bruit si mystérieux . . .

« Et chez les Duttellier, à Dignac, les cordes du piano qui vibraient « en sympathie » avec les cloches d'un village voisin ? Tout le pays croyait la maison hantée . . .

Tante Beth écoutait et voulait bien se laisser persuader. Mais ces explications, n'expliquaient rien de ce qui s'était passé ici et elle avait trop le souvenir de ses terreurs de la nuit :

— Si cela doit recommencer ce soir dit-elle, moi je rentre à Paris, tu sais ! je deviendrais folle . . .

La nuit suivante, pourtant, fut sans histoire.

Et deux jours plus tard.

VI

TANTE BETH, était à la cuisine, appliquée à préparer une sauce mayonnaise, quand Renaud, dans le jardin, se dressa devant la fenêtre :

— Tati ! je crois être sur la piste des fantômes ! annonça-t-il. En tout cas, si tu les entends d'ici cinq minutes, ne t'inquiète pas; ce ne sera que moi !

— Quoi ? fit tante Beth, esclave de sa mayonnaise, qu'elle ne pouvait cesser de « tourner », où vas-tu ? qu'est-ce que tu as dans la main ?

— Ma lampe électrique.

— Mais, où vas-tu ?

— A la cave !

— Quelle cave ?

La maison ne comportait pas de cave.

Tout à l'heure, pourtant, traversant la buanderie qui reliait la cuisine au hangar, Renaud avait entendu le miaulement de détresse d'un chat. Les chats ici, ne se comptaient pas. Tous les chats du quartier sans doute, savaient trouver toujours aux *Glycines* un fond de bol de lait et de la pâtée à discrétion. Les plus hardis ne répugnaient point de faire la sieste sur les fauteuils . . .

Renaud donc n'avait pas été surpris. Le ton seul de l'appel l'avait intrigué. Le matin même à la recherche d'une planche, il avait dans le hangar déplacé des fagots et de lourds volets remisés là. Peut-être avait-il par mégarde obstrué quelque passage ? coupé une retraite ? . . .

C'était bien cela. Et mieux. Ayant dégagé au hasard un premier pan de mur il y découvrit un trou béant, ouvert comme sur une cave. Dans l'ombre lui saient les yeux verts du chat . . .

Une rapide association d'idées avait amené Renaud à penser qu'il venait probablement de découvrir la clé du mystère de l'autre nuit . . .

Lorsque, muni de sa lampe de poche il revint sur les lieux, le chat déjà avait filé.

Le rais de lumière que le jeune homme plongea dans l'ombre révéla alors l'existence d'une sorte de cellule en sous-sol ou de four — cela ressemblait plutôt à un four — depuis longtemps muré, à en juger par l'âge des pierres. Mille choses hétéroclites s'entassaient dans les coins. Sur la gauche, derrière de grosses poutres vermoulues appuyées contre la muraille, paraissait s'ouvrir un couloir.

Renaud se glissa aisément à l'intérieur et inspecta de nouveau le réduit

Il s'y devait tenir courbé. C'était sec, sale, dans un état de total abandon. Sur la gauche, il y avait effectivement un étroit boyau qui semblait communiquer avec une autre cellule pareille . . .

En même temps, Renaud observa que la longueur du couloir était à peu près celle de la buanderie et que par conséquent il devait aboutir sous la cuisine.

— Nous y voici ! songea-t-il . . .

Il écarta une à une les poutres qui lui barraient le passage et s'aventura plus avant. Il n'avait pas fait deux pas que déjà le rond de la lampe éclaira les débris d'un vieux sommier métallique et des cercles de tonneaux, venus échouer là Dieu sait comme. Des montures de casiers à bouteilles, des caisses vides et de menues épaves indiquaient cependant que le sous-sol avait dû être naguère utilisé . . . Mais qu'importait ? Il devenait clair que les chats explorant ce domaine étaient seuls cause des bruits enregistrés. Le voisinage de la cheminée faisait résonner jusqu'au faite de la maison le cliquetis de la ferraille dont la nuit amplifiait le mystère . . .

Dûment fixé sur ce point, Renaud tenta d'appeler tante Beth. Il ne perçut point de réponse. Alors il secoua le sommier, provoquant un tintamarre invraisemblable . . .

Il riait.

Et sitôt remonté, ayant rejoint sa tante :

— Tu vois bien ! triompha-t-il.

Tante Beth « voyait ». Elle était à la fois ravie et penaude . . . Penaude parce que, tout de même, elle venait d'avoir encore une peur terrible — et le bol de mayonnaise lui avait échappé des mains pour s'aller briser sur le sol de la cuisine . . .

— Elle était ratée, d'ailleurs ! assura-t-elle, pour se consoler . . .

•

Rogère, le lendemain était là, venue pour la journée.

Le récit de la nuit d'épouvante vécue par tante Beth l'amusa beaucoup :

— Je savais, oui, que ce sous-sol existait, expliqua-t-elle ensuite. Vous ai-je dit que la maison faisait jadis partie des « communs » du château ? C'était la boulangère. Je me souviens vaguement d'une trappe qui de mon temps encore descendait dans les fours. Mon oncle avait fait là une cave . . .

« Ce dont je me souviens, surtout, c'est le trou du hangar. C'était ma terreur ! Mon oncle disait que cela conduisait directement chez le diable, figurez-vous. Toujours il me menaçait tout ce que pouvait dire maman pour me rassurer, j'en avais des cauchemars . . .

— Voulez-vous y descendre avec moi? proposa Renaud.

— Oh non ! protesta la jeune fille. Pas pour une fortune ! . . .

— Rogère, dites-moi ?

Il étaient à présent en forêt, sur la hauteur. Ils longeaient une des allées de chasse qui mènent à l'étang . . .

Dès sa descente du train, peut-être, où il avait été la prendre, Renaud avait deviné Rogère soucieuse. Il connaissait ces ombres qui jouaient sur son clair visage, ce nuage dans le ciel de ses yeux — ce rien dans sa voix, son rire. A table, la jeune fille avait chipoté, tenté cependant de donner encore le change, puis avoué un peu de migraine. A Renaud enfin, dont le regard ne cessait de l'interroger, elle avait murmuré, dans le dos de tante Beth :

— Tout à l'heure . . .

C'était le soir. Rogère avait pour cela sans doute voulu faire cette promenade en forêt avec Renaud . . .

— Dites-moi ? insista-t-il.

Elle était devant lui. Nu-tête. Si blonde, si fragile et menue, lui semblait-il tout à coup. Si jolie . . .

— Dites-moi . . .

Le ton était de douce prière. Rogère, vraiment, se faisait prier. Etait-ce donc si difficile ? . . . Mais l'inquiétude qu'elle pouvait lire en les yeux de son ami n'était que tendresse . . .

Rogère ne put pas soutenir ce regard-là. Elle baissa la tête. Et Renaud n'eut plus devant lui que l'or de ses boucles parmi lesquelles il voyait courir un petit sentier blanc, sentier sage et qui ne menait nulle part. Par coeur il savait le parfum ténu de ses cheveux . . .

— Renaud, dit-elle, brusquement, je dois quitter Paris. Il faut que je me rende à Bordeaux.

— Bordeaux ? quoi faire ?

— Je suis attendue chez mes amis : M. et Mme Cassanier.

— Allons bon ! mais vous partez quand ?

— Demain.

— Pour longtemps ?

— Oui. Longtemps.

Un silence, puis :

— Il ne faut pas me juger mal, Renaud, reprit la jeune fille, cette fois lui faisant face. J'ai eu tort sans doute de vous taire jusqu'ici ce qu'il me faut bien vous dire aujourd'hui. Je n'aurais pas dû. Mais, je ne savais pas. Après . . . je n'ai plus osé.

« Je vous ai dit du moins, Renaud, que je ne voulais pas me marier. Ce n'était pas exactement la vérité. La vérité était que je n'étais plus libre déjà.

— Plus libre ? Rogère !

Elle secoua lentement la tête :

— Maman, à son lit de mort, m'a fiancée à Armand, Armand Cassanier.

La seconde d'avant, Renaud avait deviné. Sous le hâle qui fardait ses traits il avait blêmi. Il dut faire un effort terrible pour ne pas réagir autrement . . .

D'une voix sans timbre alors, Rogère poursuivit. Elle avait trop redouté cette minute pour n'avoir pas cent fois, mille fois, pensé ce qu'elle avait à dire. Les

NE SOUFFREZ PLUS

Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F Guy.*

•

BUREAU
Jeudi et Samedi de 2 h à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353
Place d'Armes
5941 Avenue Delorimier
Montréal. P. Q.

•

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an, $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
978, rue de Bullion, Montréal, Canada

phrases pourtant qui lui venaient aux lèvres n'étaient pas celles qu'elle avait pensées déjà. C'en était d'autres et qui disaient mal ce qu'il fallait . . .

Mais si Renaud écoutait, il n'entendait pas. Il n'entendait plus. Les mots bourdonnaient sous son front vide de façon inintelligible. Tout de suite avait surgi entre Rogère et lui le spectre invincible de cet Armand Cassanier, qu'il croyait n'être à la jeune fille qu'un ami d'enfance, et qui était son fiancé et qui revenait pour l'épouser. Le vœu d'une morte liait ces deux êtres l'un à l'autre. Le vœu de cette mère que Rogère n'évoquait jamais sans émoi dont elle parlait toujours avec tant de filiale piété . . . Renaud avait nettement conscience qu'aucune force au monde ne pouvait aller là contre . . .

— Maman tremblait de me laisser seule et sans ressource, expliquait la jeune fille, comme si elle eût tenu encore à lui trouver des excuses. Et moi, moi... je ne savais pas, répéta-t-elle . . .

Voulait-elle dire qu'elle ne savait pas qu'elle s'éprendrait de Renaud ? qu'elle ignorait découvrir un jour le vrai sens d'un sentiment dont la facile douceur l'avait abusée ? Voulait-elle dire qu'elle ne pouvait pas imaginer qu'il lui serait si douloureux d'avoir à quitter Renaud pour aller vers ce destin qu'elle ne s'était pas choisi ? . . .

— Vous comprenez pourquoi je voulais que nous soyons des amis, souligna naïvement la jeune fille. Seulement des amis . . .

— Je suis toujours votre ami, Rogère, affirma Renaud.

Il était sincère. Il n'avait nulle rancœur, il était sans révolte. Il ne lui paraissait pas même qu'il souffrait. Il était dans un état d'étrange et lucide hébétude, pareil à celui qu'on éprouve en certains cauchemars, quand l'esprit se dédouble et vit le rêve à la fois en acteur et en spectateur. Il aurait voulu s'enfuir — et il restait là. Il aurait voulu crier à Rogère de se taire — et il la laissait dire ces choses qui le déchiraient. Toute la magie de ces derniers mois, tout le si merveilleux bonheur qui reposait sur les frêles épaules de Rogère, s'était d'un coup effondré. Et l'étendue du désastre le stupéfiait .

Mais la jeune fille comprenait-elle ?

Rogère réalisait-elle tout le mal qu'elle était en train de faire à Renaud ? ou trompée par sa passivité apparente, se figurait-elle être la seule victime ? . .

Lorsqu'elle se tut, elle fut confusément effrayée du silence qui suivit .

L'allée était déserte. On n'entendait que le léger bruissement des feuilles, venu des cimes bercées. Le tac-tac, aussi d'un pic-vert, martelant l'écorce d'un chêne. Au loin, dans la rumeur vague de la vallée, tintait une enclume . . .

Renaud enfin remua les épaules :

— J'aurais beaucoup à vous répondre, Rogère, soupira-t-il. Mais . . . à quoi bon ? Je ne puis pas même vous reprocher de ne m'avoir pas dit plus tôt ce que vous venez de me dire. Je pense que cela n'eût changé à rien. N'est-ce pas ? je crains fort que cela ne nous eût pas empêchés de devenir amis. De devenir les grands amis que nous sommes...

Il avait fait un effort pour prononcer ces paroles apaisantes. Il les avait dites parce qu'il fallait bien qu'il dit quelque chose. Mais c'en était assez ! Cette petite Rogère, cette créature qu'il adorait, n'était pas à lui, ne faisait plus partie de son existence réelle. Tout ce qui l'unissait à elle l'instant d'avant venait de basculer dans le passé. C'était fini . . . Alors, elle n'avait qu'à s'en aller ! Déjà elle aurait dû disparaître, se volatiliser ! Elle n'avait plus à demeurer là encore devant lui, près de lui, à le toucher en le regardant avec ces yeux d'ange blessé. Il ne lui avait rien fait ! Ce n'était pas lui. Il l'avait aimée, il l'aimait . . . à qui la faute ? D'ailleurs, elle ne le savait pas ! il ne lui avait jamais dit. Ce n'était pas la peine qu'elle l'attirât dans le bois pour lui annoncer qu'elle était fiancée. Elle pouvait aussi bien dire cela à table ! N'étaient-ils pas que des amis ? Elle était bien libre d'être fiancée et de se marier sans lui. Elle était bien libre de ne pas le tenir au courant de la marche de ses affaires de cœur. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? . .

Renaud sentait qu'il allait devenir méchant . . .

Le miracle fut que Rogère, à ce moment précis, se laissa aller contre lui, appuya sa tête blonde contre sa large poitrine. Épuisée, elle se réfugiait encore en lui, se confiait à lui . . .

Le jeune homme alors ne sut que refermer ses bras sur elle . . .

Elle ne pleurait pas parce qu'elle avait juré de ne pas pleurer, de ne pas montrer trop de son chagrin à Renaud. Elle pensait à sa mère. Elle pensait à Armand. A demain, après-demain, à tous les jours qu'il allait falloir vivre un à un.

Elle eût voulu pouvoir dire beaucoup de choses à Renaud. Son cœur était plein de secrètes velléités. Mais elle n'osait pas. Elle ne discernait pas très bien ce qui était possible et ce qui ne l'était plus. Sans doute même n'était-il pas absolument raisonnable qu'elle demeurât blottie de la sorte contre ce grand garçon ? Elle était là si bien ! il lui eût été doux de n'avoir qu'à fermer les yeux pour oublier, s'évanouir, mourir ainsi . . .

Renaud en somme n'aurait eu qu'à resserrer l'étreinte de ses bras musclés, l'étouffer . . .

Mais Renaud ne bougea que pour écarter lentement Rogère.

Sans mot dire il l'entraîna.

Au long des sentiers que le soleil jonchait de menues taches d'or, il la reconduisait . . .

•

Après seulement — trop tard — Renaud se rassaisit tout à fait.

Ce fut pour se maudire de n'avoir pas su mieux se défendre, de ne s'être pas révolté.

— J'aurais dû ne pas accepter cette histoire, songeait-il. J'aurais dû dire à Rogère que je l'aimais et qu'elle m'aimait. Que je la gardais pour moi. Que nous n'avions pas à nous laisser séparer ! . . .

Il n'avait pas même demandé à la jeune fille si elle aimait Armand Cassanier. Il savait que non. Il savait qu'elle allait à lui uniquement pour répondre au vœu suprême de sa mère, parce qu'elle lui avait elle-même promis de l'attendre . . .

Et il l'avait laissée partir !

Comment avait-il pu ? par quelle aberration du cœur et de l'esprit avait-il pu ramener tout bonnement Rogère aux *Glycines*, passer encore quelques heures avec elle, puis la conduire au train ?

A la vérité, il ne se souvenait de rien. Il y avait un trou dans sa mémoire. Il devait admettre que durant tout ce temps compris entre l'aveu et le départ de Rogère, il avait cessé d'exister, de penser, de respirer . . .

Il se rappelait pourtant que sur le quai de la gare ils ne s'étaient dit ni « au revoir » ni « adieu ».

La reverrait-il jamais ?

•

Durant les jours qui suivirent, Renaud ne put que souffrir davantage.

Rien ne pouvait le détacher de Rogère. Il ne croyait pas aimer tant Rogère. Il découvrait avec une sorte d'effroi quelle place elle avait prise dans sa vie. Toutes ses pensées aboutissaient à Rogère. Tous ses espoirs, tous ses regrets. C'en était une obsession. Il lui semblait qu'il ne parviendrait jamais à s'en délivrer, à recouvrer son équilibre à se reprendre . . .

Et quel terrible privilège que d'avoir tant d'imagination ! Le jeune romancier en usait pour se torturer avec application, avec raffinement. Il vivait littéralement la vie de Rogère à Bordeaux. Il inventait le cadre, l'appartement des Cassanier, la disposition des pièces, les meubles. Il inventait Armand Cassanier qu'il n'avait jamais vu. Et il voyait Rogère auprès de lui, il les entendait parler, les suivait pas à pas.

Il en avait mal à crier.

— J'ai été lâche, tiens ! disait-il à tante Beth qui assistait impuissante à la débâcle. J'ai voulu être loyal, généreux, je n'ai été que stupide. J'aurais dû expliquer à Rogère que sa mère avait souhaité avant tout faire son bonheur, qu'elle avait cru du moins qu'elle aimait Armand Cassanier; qu'elle ne l'eût certainement pas poussée vers lui si elle avait pu avoir le moindre doute à ce sujet. J'aurais dû la persuader qu'en son ciel, sa mère ne pouvait que se réjouir de la voir heureuse autrement.

Il ignorait que M. Berthelot-Mira avait maintes fois tenu de ces raisonnements à la jeune fille sans jamais tout à fait la convaincre. Ce que se reprochait Renaud, surtout, c'était de n'avoir pas su crier son amour à Rogère. A distance il lui semblait qu'il avait eu tort. Que peut-être alors . . .

Mais tante Beth ici protestait que c'était mieux . . .

— Tu n'aurais fait qu'ajouter à son désarroi. Elle serait partie quand même...

— Je sais bien, avouait-il . . .

A présent, d'ailleurs, le sort en était jeté. Rogère avait retrouvé Armand. Il lui avait ouvert ses bras. Elle lui avait tendu son front, ses joues . . .

Rogère était une petite créature loyale et droite. Elle ferait courageusement face au destin. A défaut d'amour, elle apporterait du moins à celui qui allait devenir son mari le désir orgueilleux de ne point le décevoir. Si elle avait un secret — mais en avait-elle un ? — il ne saurait jamais. Ni lui, ni personne. Et puis les jours passeraient. Les mois. Elle oublierait . . .

Renaud pensait cela et le souhaitait. Il n'était pas moins honnête et pas moins loyal que Rogère. Il était seulement malheureux. Il n'avait pas de haine pour Armand Cassanier. Il n'était pas jaloux de lui . . .

Mais il était jaloux du sort contraire, jaloux de tout ce qui pouvait faire que Rogère devint la femme de ce garçon, alors pourtant que lui l'aimait — qu'il l'aimait tant . . .

IX

CE MATIN-LÀ, — il y avait trois jours à peine que Rogère était partie — tante Beth avait été à Paris.

Renaud venait d'achever de déjeuner. A la cuisine, il se préparait une tasse de café — quand soudain se manifestèrent les « fantômes ».

C'est-à-dire que le jeune homme perçut à nouveau le bruit désormais sans mystère et qui semblait sortir des murs...

— Allons, bon !

Il avait pourtant, dans le hangar, bouché le « trou de l'enfer », mais quelque matou avait dû trouver le moyen de s'y faufiler encore . . .

Un peu plus tard afin d'éviter à sa tante de nouvelles terreurs nocturnes. Renaud se préoccupa de déloger l'intrus pour obstruer derrière lui le passage.

Armé de sa lampe de poche, il s'était donc glissé dans le souterrain. Déjà il avait réussi à s'emparer du chat — qui était une chatte et pas farouche.

Contre lui la bête ronronnait. Il allait faire demi-tour. C'est alors que par mégarde il mit le pied sur un rondin, trébucha, faillit tomber à la renverse. D'un geste instinctif, il avait cherché appui contre le mur — *or le mur cédait sous son poids.*

Réellement. Il avait senti la pierre se dérober.

La seconde d'après, dans le rais de lumière de sa lampe braquée, il constata avec surprise qu'il était en présence, non pas d'une pierre descellée par le temps, mais que, montée sur un dispositif d'ailleurs rudimentaire, elle avait pivoté.

Une idée folle lui traversa l'esprit :

— Serait-ce une cachette ?

C'était une cachette. Hélas ! elle était vide !

Non ! la main du jeune homme, en explorant le fond, heurta quelque chose de froid qu'il reconnut pour du métal. Une boîte. Un coffret.

Le coeur battant, Renaud attira vers lui son étrange découverte. Cela se présentait en effet sous l'aspect d'un curieux coffret, rouillé, bardé de ferrures et que défendait un cadenas de sûreté.

Sans réfléchir plus avant, il s'employa à faire sauter le couvercle. Un long moment lui fut nécessaire. Enfin, l'une des ferrures, céda, puis une autre.

A l'intérieur s'entassaient plusieurs paquets soigneusement rangés. Ils étaient de différentes grosseurs, faits de papiers jaunis. Entre deux d'entre eux était glissé un vieux carnet à couverture de moleskine . . .

— Eh bien, ça . . .

Devant Renaud, maintenant, les paquets éventrés avaient livré une véritable fortune.

Il y avait des titres — des Suez, des Arbed, des Royal-Dutch, des Rio-Tinto . . . Des liasses de billets . . .

•

— Au cours du jour, explique le jeune homme à tante Beth effarée, il y en a pour près d'un million. 972,725 frs, exactement.

— Fff ! soupira tati. Et . . . à qui crois-tu que ? . . .

— Comment, à qui ? Mais c'est clair, voyons ! Rogère nous a dit n'est-ce pas, que son oncle Romain s'était un jour vu ruiné et sa mère du même coup ? En vérité, le vieux renard n'était pas du tout ruiné. La preuve ! Il a dû trafiquer pour simuler une déconfiture ou seulement sauver sa part quand il a vu ses affaires menacées. Ajoute à cela qu'il est mort subitement, sans avoir eu le temps matériel de parler de son trésor à quiconque, si toutefois il entrait dans ses intentions d'en parler . . .

— Mais pourquoi dissimuler une telle fortune ?

— Il était avare ! Il vivait ici, chichement, terré comme un rat, mais l'argent était auprès de lui en sûreté. A l'abri même du fisc, comprends-tu ? . . .

— Et pendant ce temps, Rogère et sa mère, dépouillées par lui, vivaient dans la gêne ! C'était un monstre, ce bonhomme !

— On ne t'a jamais dit autre chose.

— Et, cela revient à Rogère, naturellement ?

— Naturellement.

— Mon Dieu ! comme elle va être heureuse ! dire que c'est à toi qu'elle devra cela !

— Oh ! Elle ne me devra rien du tout, protesta Renaud. Mais c'est égal, c'est un joli cadeau de noces quand même !...

Les traits du jeune homme s'étaient assombris.

— Un joli cadeau de noces, répéta-t-il.

— Non, Renaud.

Tante Beth avait doucement prononcé ces deux mots étonnants. Et comme son neveu la regardait, incompréhensif, il la vie soudain transfigurée, son visage éclaboussé d'une joie enfantine . . .

— Quoi, non ? lança-t-il. Qu'as-tu ? Que veux-tu dire ?

— Oh Renaud . . . écoute ! reprit alors l'excellente femme. Je ne peux plus. J'avais juré de me taire, de ne pas te dire. Mais je ne peux pas !

— Mais parle donc ! Rogère ? . . .

Elle confirma d'un signe de tête. Ses yeux s'étaient embués. Elle dut avaler plusieurs fois sa salive avant de poursuivre !

— Oui. Laisse-moi te raconter . . . Voilà. Je suis allée chez M. Berthelot-Mira. Ne fronce pas les sourcils. J'ai bien fait, tu vas voir . . .

— Elle ne se marie pas ? coupa Renaud. Elle n'épouse pas Armand Cassanier ?

— Non. Mais laisse-moi te dire.

Renaud avait blêmi. Il se leva. Il fit un pas, un autre, en frappant un poing fermé dans son autre main. Il avait l'air de chercher du regard quelque chose à casser, à jeter par terre ou par la fenêtre. Puis, tout à coup, il prit peur :

— C'est vrai ? questionna-t-il d'une voix sourde. Tu ne dis pas de . . . Tu as bien compris, au moins ?

— Oui, Renaud.

A présent, il riait. Une flamme était sur ses traits, luisait en ses yeux. Il attrapa sa tante aux épaules, l'étreignit à l'étouffer :

— Ah ! tati ! tati !

— Tu me fais mal !

— Eh bien, parle, voyons ! qu'attends-tu ? que sais-tu ? que se passe-t-il ?

— Mais tu ne me laisses pas parler ! rétorqua tante Beth. Lâche-moi ! Bon Tu ne connais pas ta force, tu sais . . .

— Vas-tu parler ?

— Oui Voilà . . .

Enfin tante Beth parla. Elle raconta que M. Berthelot-Mira avait reçu une longue lettre de Rogère. Dans cette lettre, la jeune fille disait avoir été accueillie, à Bordeaux, par une famille Cassanier désemparée . . .

Depuis des mois, en effet. Armand Cassanier alarmait ses parents. Définitivement acquis à l'austère noblesse de son rôle de médecin colonial, il avait décidé de s'y consacrer sans restriction. Après un court séjour dans la métropole, il voulait repartir, cette fois pour le Sud . . . Naturellement, il n'était plus pour lui question d'épouser Rogère. Ni

Rogère, ni aucune autre. Et il laissait à sa mère le soin de préparer la jeune fille à le comprendre et lui pardonner . . .

— Tu penses ! rayonnait tante Beth. Il est permis de se demander comment une Rogère amoureuse aurait pû comprendre et pardonner, après avoir espéré et langui pendant près de quatre ans ! Mais les parents se sont bien gardés de prévenir Rogère. Ils ne tenaient pas du tout à voir leur fils les quitter à nouveau . . . et ils comptaient sur Rogère, au contraire, pour l'attendrir et le faire renoncer à ses projets.

— Alors ?

— Alors quand Armand est rentré, il a d'abord été très fâché. Et puis comme c'est, paraît-il, un garçon plein de décision, il a tout dit franchement à Rogère. Un coup à la tuer, cette petite, si . . .

— Bon. Mais il ne l'a pas tuée ? interrompit Renaud, en riant. Elle ne l'a pas retenu ? Elle a « compris et pardonné » ?

— Bien sûr. Du moment que c'était lui qui la délaiit de son plein gré, n'est-ce pas, elle n'avait plus rien à se reprocher.

— Elle va revenir. Sais-tu quand ?

— Dans quelques jours. Elle ne veut pas non plus trop paraître se sauver.

— Qu'en dit M. Berthelot-Mira ?

— Oh ! . . . il est enchanté ! Il t'aime beaucoup, tu sais, M. Berthelot-Mira. Il a énormément d'estime pour toi. Et il avait deviné bien des choses, vois-tu . . . D'ailleurs, après, ton nom est à chaque ligne de la lettre de Rogère. Elle recommande qu'on ne te dise rien avant son retour. Elle veut te dire elle-même . . .

— Cette lettre . . . tu l'as lue ?

— Oui. M. Berthelot-Mira me l'a donnée à lire. Je l'ai supplié de me la confier pour un jour ou deux. Mais il a refusé. Et il m'a fait jurer de garder le secret. Seulement, moi, les secrets de ce genre, que veux-tu . . .

•

Une ombre néanmoins subsistait au bonheur contenu de Renaud.

— Je regrette, au fond d'avoir si tôt mis la main sur ce coffret, déplorait-il. J'aurais préféré ne le trouver qu'un peu plus tard. Après.

— Après . . . quoi ?

— Bah ! regarde : Rogère, un jour, m'annonce tout à trac qu'elle est fiancée, qu'elle va se marier. Moi, je ne dis rien : je la laisse partir. Ensuite, je découvre que Rogère possède une fortune, qu'elle a un million de dot. Alors je lui saute au cou à la descente du train et je lui demande de m'épouser. Ne penses-tu pas que cela manque de . . . de poésie?

Tante Beth faisait les yeux ronds. Jamais, non, elle n'eût pensé quelque chose de pareil, ni même imaginé que son neveu pût avoir cette sorte de préoccupation . . .

— Tu oublies qu'entre temps, Rogère a cessé d'être fiancée, releva-t-elle. Es-tu compiqué, mon pauvre ami ! Comme si Rogère ne savait pas que tu l'aimes, voyons ! que tu l'aimais avant . . .

Mais Renaud hochait la tête :

— Elle n'est pas sûre. C'est bien parce qu'elle doute encore, vois-tu, qu'elle ne m'a pas écrit à moi et qu'elle a défendu qu'on me tienne au courant. Je la comprends ! . . . Elle a dû être très étonnée et un peu . . . déçue, que je la laisse partir ainsi. Sur le moment, c'était parfait. Elle n'a pu que me savoir gré de ne pas compliquer la situation déjà si pénible. Maintenant, à la réflexion . . . elle en est déconcertée. Elle doit penser que si je l'avais aimée vraiment, je n'aurais pas si facilement consenti à ce qu'elle s'en aille . . . Pauvre Rogère ! si elle savait !

— Tu lis trop ! railla doucement tante Beth. Ou plutôt . . . tu penses trop. Tu ne devrais qu'être heureux, voyons ! Mais non, voilà que tu trouves la mariée trop belle !

— Je suis heureux, tati. Du moins . . . Je serai heureux quand j'aurai revu Rogère, quand elle sera là . . .

— Aussi bien n'as-tu pas besoin de lui dire tout de suite l'histoire du trésor ! tu pourras toujours le redécouvrir après ?

Le jeune homme sourit :

— Ça . . . c'est une idée !

— Ah. Tu vois !

— Mais c'est une mauvaise idée, tati ! corrigea-t-il . . .

X

RENAUD, peut-être en effet, pensait trop.

Le lendemain, dans le courant de l'après-midi, brusquement, il n'y tint plus :.

— Ecoute, tati, déclara-t-il . . . je ne peux pas demeurer là, à attendre, toujours attendre. Je vais à Paris. Ou à Bordeaux. Il faut absolument que je fasse quelque chose !

— A Bordeaux ! Es-tu fou ? Et à Paris . . . pour quoi faire ?

— Pour lire la lettre de Rogère. Après tout, c'est mon droit !

— Oh Renaud ! Elle ne t'apprendra rien de plus. Et puis . . . que pensera M. Berthelot-Mira ?

— Il ne pensera rien. Je vais aller lui annoncer que j'ai dans mes murs un petit million qui appartient à Rogère. Cela, c'est . . . mon devoir ! Après quoi, nous parlerons . . .

Déjà il s'agitait, consultait sa montre . . .

— Non ? tu pars vraiment ? s'effara tante Beth. Mais tu rentres quand ? par quel train ?

— Oh . . . je ne sais pas du tout ! si d'aventure je vais jusqu'à Bordeaux . . .

— Mais je ne veux pas rester seule ici, avec tout cet argent. Y penses-tu ?

— L'argent, tu sais . . . il y a quinze ans qu'il dort dans son trou : il peut dormir encore deux ou trois jours !

— Mais j'ai peur, moi ! je ne veux pas !

— Eh bien . . . viens ! je t'emmène. Nous avons un train dans vingt-deux minutes, exactement.

•

Or ce train-là, pas plus loin qu'à la première station, allait croiser celui qui sur la voie descendante, venait de Paris.

Et dans cet autre train, arrêté, à côté, tante Beth tout à coup reconnut Rogère:

— Renaud ! vite . . .

Le jeune homme fut à la portière comme Rogère, précisément, levait les yeux. La même naïve surprise, la même joie, le même rire muet s'inscrivirent sur leurs traits. Mais déjà un coup de sifflet avait retenti. Le train glissait. Avec, alors un sang froid admirable, Renaud tira prestement de sa poche la chaîne à laquelle était retenu son trousseau. D'un coup d'ongle il en détacha la clé des « Glycines » la passa à Rogère d'une portière à l'autre :

— Nous descendons ! cria-t-il. Je vous rejoins !

Le tout n'avait pas duré dix secondes, Renaud se retrouva avec encore dans les yeux la vision du clair visage de Rogère et à ses doigts la brûlure de ses doigts un instant effleurés . . .

Mais le temps manquait pour s'émerveiller autant que pour s'attendrir. Ce train-ci allait à son tour repartir. A peine tante Beth avait-elle mis pied à terre, qu'il s'ébranlait . . .

— Vous dormez ! grogna l'employé, recevant leurs billets.

— Ne vous plaignez pas ! répliqua joyeusement Renaud. Nous avons payé pour jusqu'à Paris : vous faites une affaire !

Son intention était de prendre une voiture, un taxi quelconque. Mais il n'y avait pas de taxi devant la gare. Longeant la rue de Paris, il ne fallait d'ailleurs pas plus de vingt minutes pour regagner à pied Saverny.

— Je vais devant, décida le jeune homme. Tu n'as qu'à rentrer tranquillement . . .

— Bon. Mais dis-moi ? Nous n'allons plus à Paris ?

— Bien sûr que non. Que veux-tu aller faire à Paris ?

— Je te demande ça : . . c'est pour le dîner, expliqua tante Beth. Je vais faire les commissions en passant . . .

Renaud déjà avait disparu à l'angle de la rue, que sa tante restait là encore, immobile et rêveuse, le coeur baigné de maternelle tendresse . . .

•

Dans sa précipitation, pourtant, au lieu de donner à Rogère la clé de la porte du jardin des « Glycines », Renaud lui avait remis celle du pavillon. De sorte que lorsqu'il arriva lui-même devant la maison, il eut de nouveau la surprise de voir la jeune fille qui l'atten-

dait, non loin d'un groupe d'enfants . . .

— Il fallait sonner chez le père Blanchette !

— J'ai regardé dans son jardin : je ne l'ai pas vu. J'ai failli plutôt aller avant de vous. Mais j'ai craint de vous manquer.

Ni Renaud, ni Rogère, certainement, ne pensaient à ce qu'ils disaient. Ils se retrouvaient là comme après un naufrage, une catastrophe, qui les eût par miracle épargnés. Ils étaient étonnés et ravis. Un peu gênés. Le même trouble, sans doute, était en eux.

La présence des enfants, peut-être, qui s'étaient détournés pour les regarder, les avait seuls retenus de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Il eût fallu, néanmoins, que ce pût n'être que spontané, irréfléchi. A présent, c'était trop tard.

La porte ouverte enfin, ils entrèrent.

Mais l'huis repoussé dans son dos, Renaud s'arrêta, figé. Et Rogère avec lui.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-elle.

De là où ils étaient, par delà la pelouse et le bref buisson des groseilliers, le regard plongeait jusque dans le hangar. Et tous deux, nettement, avaient pu voir un énorme fagot qui, comme par magie, achevait de se redresser et se plaquait au mur.

Il n'y avait pas de magie. Le fagot s'était dressé à l'endroit précis où était le trou dans le mur — le fameux « trou de l'enfer ». A coup sûr, un homme était dans le sous-sol, surpris par leur arrivée inopinée.

N'obéissant qu'à un réflexe, Renaud déjà avait entraîné Rogère du côté de la maison.

— Restez là, dit-il à voix basse. N'ayez crainte.

La jeune fille n'avait pas peur. Elle était seulement intriguée. Elle ne savait pas. Renaud, lui, avait instantanément pensé à la cachette, au trésor. « Quelqu'un m'aura vu aller et venir, songeait-il. Qui ? je vais bien voir ! »

Avec sa lampe, en passant dans le studio, il prit son browning. L'idée que ce pouvait être le père Blanchette lui traversa l'esprit. Tout à l'heure, en quittant la maison, il avait, dehors, croisé le père Blanchette et lui avait dit qu'il allait à Paris . . . Mais c'était folie !

Ayant de nouveau fait signe à Rogère de ne pas bouger, le jeune homme longea le vestibule, la salle à manger, la cuisine, la buanderie. Il atteignit au hangar. Rogère, cependant, l'avait suivi. Elle le vit qui écartait brusquement le fagot et braquait sa lampe dans le trou béant . . .

Avec lui, alors, elle reconnut le père Blanchette !

•

— Je savais, je me doutais bien que M. Romain était plus riche qu'il ne le laissait croire, confessa le vieillard. Une fois qu'il a été défunt, j'ai fouillé par toute la maison. J'ai défait les parquets et tout sans trouver rien de rien. Dans les anciens fours, j'avais regardé aussi, bien sûr. J'avais défoncé le sol et creusé loin ! mais je n'avais pas pensé à regarder dans les murs . . .

Sa voix tremblait légèrement, coupée de sanglots secs, et durant qu'il parlait, ses petits yeux bleus, restés froids, allaient très vite de Renaud à Rogère et de Rogère à Renaud. Entre ses mains noueuses, sa casquette grasse n'était plus qu'un tampon . . .

— Malheureux ! gronda Renaud. Vous saviez bien que cet argent ne vous appartenait en aucune façon, qu'il revenait à mademoiselle qui est la nièce de M. Romain. Comment avez-vous pu taire cela ?

Rogère assistait à l'étrange scène, croyant vivre un rêve. Depuis quelques jours, vraiment, il arrivait trop de choses extraordinaires, trop de forces bénéfiques s'acharnaient à taire son bonheur !

A ses pieds était le sac dans lequel le père Blanchette s'apprêtait à emporter son butin. Elle n'avait aucune idée de l'importance de cette fortune qui était un don du ciel. Tant de pensées diverses l'assaillaient qu'elle était incapable de se fixer une attitude. Elle regardait le père Blanchette, et il lui faisait pitié. Elle regardait Renaud, et elle le trouvait extrêmement beau . . .

Il lui semblait que le jeune homme n'était pas réellement très en colère. Le légitime courroux auquel il avait cédé d'abord, paraissait avoir fait place à une sévérité qui n'était plus que feinte. Elle devinait que la prise ayant été évitée, il se fût volontiers contenté d'envoyer l'autre au diable . . .

— Que voulez-vous que je fasse ? disait-il. Je vais vous remettre aux gendarmes. Vous vous débrouillerez avec eux . . .

— Oh monsieur ! mademoiselle ! implora le père Blanchette . . .

— Quoi, « mademoiselle » ! C'est à elle que vous en appelez . . . quand vous étiez en train de la voler ? Vous ne mériteriez pas sa pitié !

Renaud sans doute n'ignorait point que Rogère allait finalement intercéder en faveur de son lamentable voleur. Il jugeait certes qu'il était bien indigne d'une pareille clémence :

— Songez, Rogère, souligna-t-il, songez que si nous n'étions pas providentiellement rentrés, ou seulement une heure, une demi-heure plus tard . . . le tour était joué ! Cet homme enfouissait le trésor dans son jardin, et ni vu, ni connu !

Mais dans le clair regard de la jeune fille, il lisait la grâce d'avance accordée. Lui-même en avait assez. Autant il lui aurait plu de boxer quelque vigoureux gredin, autant il lui devenait pénible de torturer ce vieillard effondré . . .

— Soyons, généreux. Renaud murmura Rogère . . .

— Allons ! conclut-il. Puisque l'on vous pardonne . . . c'est bien. Allez-vous-en !

— Le pauvre ! soupira la jeune fille, le suivant des yeux. Il faut penser, Renaud, que je lui devrais tout de même cette fortune. Sans lui . . .

Alors seulement, Renaud s'avisa combien le hasard s'appliquait à le servir. Qu'avait-il en effet besoin de raconter qu'avant le père Blanchette il avait trouvé le coffret ? Ce n'était pas le bonhomme qui se mêlerait dans l'avenir d'en parler à quiconque, ni tante Beth qui la première avait pensé à tricher sur ce point . . .

Il réprima un sourire. Puis :

— Non, Rogère, avoua-t-il doucement. Vous ne lui devez pas même cela. C'est moi . . .

XI

ILS ETAIENT, ma foi, encore dans le hangar, assis côte à côte sur une grande caisse vide. Sur le sol était le million, qui dans le sac ne tenait guère plus de place qu'un petit tas de pommes de terre. Non loin béait le trou de l'enfer. Des fagots s'entassaient. Des planches. Des échelles. Dans sa toile, une araignée rêvait. Araignée du soir.

Renaud achevait le récit circonstancié de sa merveilleuse découverte :

— L'ennuyeux était que je ne savais comment vous annoncer la nouvelle. Je ne savais pas, vraiment, s'il était mieux de vous dire : « Vous êtes riche, Rogère . . . et je vous aime » ou « je vous aime Rogère, et vous . . .

— Renaud ! je savais que vous m'aimiez. Je savais aussi que je vous aimais... Pouvions-nous ne pas nous aimer ? mais j'ai très mal agi. J'aurais pu vous faire beaucoup de mal, sans le vouloir. Je vous ai fait beaucoup mal.

Il l'attira contre lui, gravement, tendrement.

— Je crois Renaud, dit-elle encore, dans un souffle — et une fugace crispation vint altérer ses traits — je crois que je n'aurais pas pu, là-bas . . . à Bordeaux Non . . . non: je n'aurais jamais pu.

— Chut ! fit Renaud.

Un court moment, il chercha ce qu'il pourrait bien trouver de très joli à dire lui-même.

Il demanda aux boucles de Rogère de l'inspirer, ses beaux cheveux couleur de miel: il demanda à son front jeune, à ses grands yeux emplis soudain de tant de lumière: il demanda à tout son cher visage empreint d'intelligence et de fierté.

Et puis, inspiré véritablement, le coeur battant d'orgueil, de virile tendresse :

— Je vous aime, Rogère, murmura-t-il simplement . . .

— FIN —

LA VIE DU CINEMA FRANÇAIS

■ On songe à Viviane Romance pour incarner la maréchale Lefebvre dans la version cinématographique de *Madame Sans-Gêne* que doit tourner Roger Richebé.

■ Francis Carco vient d'être choisi pour adapter pour l'écran *Bubu de Montparnasse*, roman de Charles-Louis Philippe. Il s'occupera aussi du découpage et des dialogues. M. Francis Carco a été choisi par la nièce même de Charles-Louis Philippe pour faire ce travail.

■ Georges Reyer, Prix de la Renaissance 1937, vient de terminer le scénario de *Marie-Claire*, d'après les deux romans de Marguerite Audoux : *Marie Claire* et *L'Atelier de Marie-Claire*. Plusieurs producteurs envisagent de porter ce scénario à l'écran.

■ On va porter à l'écran l'œuvre de O. P. Gilbert : *Nord Atlantique*. Le scénario, les dialogues seront de l'auteur et la mise en scène assurée par Maurice Cloche. La distribution groupera autour de Pierre Renoir, Albert Préjean, Pierre Brasseur, Brochard, Guisol, Cordy, Alerme, Temerson. Quant à la distribution féminine, elle n'est pas composée. Arletty est engagée pour un grand rôle, mais il reste à choisir la principale interprète. O. P. Gilbert souhaiterait voir son personnage joué par Jany Holt mais une question de date empêchera peut-être la réalisation de son projet.

■ On va encore porter à l'écran plusieurs épisodes de la vie de Franz Schubert. Ce serait dans une sorte de suite à *Symphonie inachevée* que réalisera sans doute Edmond T. Gréville.

■ Dans *Louise*, que va tourner Abel Gance, la grande cantatrice Grace Moore sera entourée de jeunes midinettes élues par les grandes maisons de couture. Il est évident que cela ne pourra que renforcer l'atmosphère du film, comme on dit au cinéma. Comme le cinéma français paraît s'orienter résolument vers le grand reportage on peut s'imaginer que nombreux seront dans l'avenir les « spécialistes » qui prendront place auprès des artistes professionnels pour donner au film un nouvel accent de vérité ? Souhaitons seulement que ces cinéastes d'un jour se découvrant une vocation irrésistible n'abandonnent pas à la légère un métier sûr pour le mirage de l'écran.

■ « Plus de cinéma pour les Juifs », ordonne le Dr Gœbels. C'est non seulement de cinéma mais de toute distraction que vont être privés en Allemagne les Israélites. En effet, le Dr Gœbels vient de prendre un arrêté interdisant aux directeurs de cinémas, théâtres, music-hall, concerts, cabarets, cirques, bals, et expositions artistiques de recevoir les juifs Pour mieux souligner sans doute la séparation définitive entre la communauté allemande et les éléments juifs, le ministre de la propagande du Reich a indiqué que ces derniers pouvaient organiser eux-mêmes leur vie culturelle... mais avec, bien entendu, l'agrément de l'Etat, ce qui est une affreuse ironie

Après un voyage en Amérique du Sud, ANNABELLA est retournée à Hollywood où elle sera la vedette de plusieurs films. A Paris, elle a tourné dans " Hôtel du Nord ".

AKIM TAMIROFF

Akim Tamiroff est décidément un type étrange, surprenant, un acteur « pas comme les autres » ! Et son dernier film nous le prouve une fois de plus. En général, les vedettes des films sont obligées de se faire doubler, et pour cause, lorsqu'il s'agit d'exécuter sous nos yeux un morceau sur un instrument quelconque. Mais, Tamiroff n'a pas besoin de l'aide de personne pour exécuter personnellement les morceaux d'orgue qu'il doit jouer au cours d'une scène.

En effet, cet artiste d'origine russe, devenu rapidement l'un des acteurs les plus réputés d'Hollywood, joue admirablement du piano, de l'harmonium et de l'orgue. Et dans ce film où, tout en étant un dangereux « racketeer » politique, il n'en est pas moins un ami des arts et de la musique, nous le voyons, assis devant un orgue, extérioriser son âme tourmentée, son âme de bandit sentimental, pétrie de tendresse et de cruauté.

Et lorsque Tamiroff, jouant, devant nous, « pour de vrai », jouant passionnément s'évade peu à peu de son métier d'acteur, oublie vraiment tout ce qui l'entoure : metteur en scène, opérateurs, partenaires, électriciens, machinistes ... pour ne plus songer qu'à la musique, le spectateur, dans cet instant, se laisse gagner, malgré lui, par l'émotion que, seul, un grand artiste est capable d'imposer à ceux qui l'écoutent.

BOB BURNS

En raison des prises de vues du nouveau film de Cecil de Mille : *Union Pacific*, aux Studios Paramount, la réalisation de *I'm from Missouri* a été reportée au début de cette année.

Nous pouvons annoncer, cependant que Bob Burns, pressenti par Cecil de Mille, a accepté l'un des premiers rôles masculins d'*Union Pacific*.

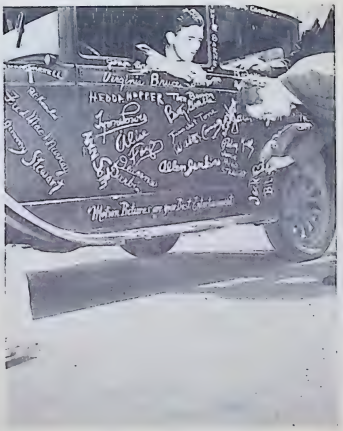
Bob Burns est un comédien de premier ordre, dont l'étoile brille d'un éclat de plus en plus vif. Physiquement, il s'apparente un peu à George Bancroft. Mais avec plus de fantaisie, plus de force comique, plus de « loufoquerie », plus de bonhomie, plus de finesse cachée.

Les dernières créations de Bob Burns méritent l'attention. On n'oubliera pas sa création de Hank York, le prospecteur à la voix traînante, rustaud et dévoué comme un bon chien. Ni celle de Breck Jones, cet ineffable « candidat sénateur » pataud, amoureux et retors, dans *The Bella of Mexico*. Les rôles interprétés par Bob Burns (qu'il ne faut pas confondre avec le fluet George Burns, partenaire habituel de la « folle » Gracie Allen), sont tous marqués par sa forte personnalité. Et son succès grandissant n'est que justice.

"Quel inconvénient trouvez-vous au programme double?"
"On est trop longtemps sans fumer de Sweet Caporals!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



Dans un vieil auto qui leur avait coûté $10, deux jeunes Américains se sont rendus de Hollywood à New-York. Cet " album ambulant " a été autographié par les grandes vedettes du cinéma.

Une grande vedette

MARGUERITE MORENO

Marguerite Moreno est née de père français et de mère espagnole. Cela explique ce sens de la mesure et de la fougue, cet enthousiasme, ce tact, cette inspiration que l'on retrouve dans toutes les créations de l'artiste. — Toute jeune ses parents l'envoient faire ses études au Couvent des Dames Trinitaires, à Paris, où elle est d'ailleurs née. Sans être une élève prodige, elle fait de bonnes études : elle apprend les langues étrangères, dont l'espagnol, bien entendu.

Encore jeune, elle entre au Français où elle restera dix ans. Elle y acquiert ce sens étonnant de la tenue en scène, cette autorité, cette conscience qui stupéfient tous ceux qui la voient. Dix ans, c'est un bail : l'envie lui vient brusquement de voyager à l'étranger. Elle quitte le Français, entre à Sarah-Bernhardt et fait des tournées un peu partout, satisfaisant son goût du voyage. Elle joue à cette époque uniquement le drame et la comédie. Cependant Marguerite Moreno trouve qu'elle est bien plus à l'aise pour « dire des vers ». — Elle abandonne le tragique et devient comédienne. Quelle révélation ! Comme du premier coup elle se révèle comédienne exquise, comme elle sait bien être amusante avec aisance, spirituelle avec conviction. Elle tâte aussi du cinéma, muet encore. Il semble que cela la tente médiocrement : ce n'est pas une mime. C'est une comédienne, à laquelle la parole est indispensable.

Voici enfin le début du parlant. Son premier grand rôle est celui de cette ravissante comédie qu'est *Un trou dans le mur*. Elle tourne entre temps quelques films en espagnol. Puis c'est successivement : *Chérie ; Marions-nous ; Le Cordon Bleu ; Le chasseur de chez Maxim's ; Bourrachon ; Les dieux s'amusent ; La reine de Biarritz* et d'autres, *Cognasse*, par exemple, et de nombreux sketches dont les noms nous échappent.

Marguerite Moreno, au *Français* avec Talma, avec Boucher dans *Le sexe faible*, dans *La dernière nuit de Don Juan*, d'Edmond Rostand, aurait pu avoir ce que l'on est convenu d'appeler « le rôle de sa vie ». Elle n'estime pas l'avoir encore découvert. Il fut un temps où elle voulait jouer *Macbeth*.

Là d'ailleurs ne s'arrête pas l'activité de Marguerite Moreno. C'est la femme au cœur nombreux, aux goûts divers et éclectiques. En littérature, tout l'intéresse, parce que tout comporte quelque part d'intérêt ; elle est elle-même l'auteur d'un délicieux et pittoresque volume : *La statue de sel*. Comme le nom l'indique, elle y parle du passé, d'un passé spirituel et attendrissant.

Marguerite Moreno est aussi une femme « très jeune », par son enthousiasme, son goût du mouvement : elle fait de longues randonnées en auto, voire en avion, avec Pierre Moreno qui la pilote. Jadis elle faisait beaucoup de cheval. « C'est devenu une presque impossibilité », dit-elle.

Comment dire la simplicité, la bonne humeur, la bonté bienveillante, généreuse, de Marguerite Moreno ? Tous ceux qui la connaissent, ses camarades, trouvent en elle la plus délicieuse des amies ; son esprit est à la hauteur de son cœur; rien qui la laisse indifférente. Elle fut la femme de Marcel Schwob pour lequel elle a gardé une tendre admiration ; pleine de tact, elle recherche davantage le plaisir de ceux que la vie lui fait rencontrer que le sien propre. Grande artiste, c'est une femme noble, modeste, bonne.

Le cinéma français possède en Marguerite Moreno l'une de ses plus grandes, de ses plus authentiques vedettes. Ce sera une fierté pour le cinéma français de lui avoir donné le moyen d'être connue de tant de spectateurs enthousiasmés qui, avec elle, par elle, ont passé de si délicieux instants. Nous avons tout dit de son art, semble-t-il : il n'en est rien . . . Car cet art est si divers, si riche, si plein de rebondissements inattendus, que son évolution n'est même pas encore complètement achevée. Nous aurons encore certainement l'occasion de revoir souvent Marguerite Moreno, et ce sera chaque fois avec la même joie, la même émotion, la même admiration reconnaissante.

Louise Carletti

Seize ans. Un seul foyer : tous les cirques du monde, où son père et sa mère exerçaient leur profession d'acrobates et de danseurs. Un jour, M. et Mme Carletti admirent les enfants dans leurs exercices. Les Carletti se trouvaient en train de répéter au cirque quand Jacques Feyder, le réalisateur de *Gens du voyage*, vint mesurer la piste. Il ne repartit qu'après avoir engagé Louise, qui sera la vedette du prochain film de Jean Renoir : *La Couronne de fer* et de *Météore 38*, de Maurice Dekobra. Louise Carletti, écuyère, acrobate, pianiste, vedette de cinéma, touche $800 par film.

■ ■ ■

■ Après avoir terminé *Hôtel du Nord*, après avoir doublé en français son rôle de Suez, et après avoir fait des débuts à la Comédie-Française, Annabella s'est embarquée pour l'Amérique. Mais elle ne commencera pas à tourner à Hollywood avant la fin de janvier.

CLAUDE MAY fait de l'œil à Charles Trenet : elle aime bien les chanteurs, comme vous le constaterez sur la page suivante.

A gauche : CHARLES TRENET.

REDA CAIRE EST MARIÉ

Comme nous l'avons dit ici, Reda Caire est né au Caire, d'un père égyptien et d'une mère française. Il a fait ses études chez les Jésuites et il reste un catholique fervant et pratiquant.

A seize ans, il décide de faire son droit. Mais son père meurt subitement. Il revient en France avec sa mère ; à Marseille, il entre au service de l'agence Havas, à un salaire assez maigre.

Seconde deveine : le jeune homme tombe malade et il passe un an sans travailler. Pour passer le temps et se tenir le moral en santé, il chante. Une fois guéri, il écrit à tous les directeurs de théâtre, mais un seul répond : le directeur du Théâtre des Célestins, à Lyon. Reda Caire eut un petit rôle dans *La Dernière Valse*, de Strauss. Peu à peu, les engagements arrivèrent, pour la radio, le disque, puis le cinéma. Un premier film : *Si tu reviens*, puis un autre : *Prince de mon cœur*.

A propos de cœur, nous devons signaler un événement important dans la vie de Reda Caire. Le jeune chanteur vient d'épouser une Française au faciès d'Orientale : Mlle Simone Bret. Beaucoup de ses admiratrices lui en voudront peut-être de cette décision. Après tout, c'est son affaire, et cela, j'imagine, n'enlèvera rien à sa voix !

■ ■ ■

■ *Feu de Joie* a comme interprètes Lucas Gridoux, Micheline Cheirel, Ray Ventura, René Lefèvre, Alice Tissot, Raymond Cordy, Sinoel, Dumontier, etc.

CLAUDE MAY et REDA CAIRE font un couple charmant dans "Prince de mon cœur".

■ On est en train de doubler en chinois le dernier film de M. W. Pabst : *Le drame de Sanghaï*... Viviane Romance sera la vedette du film que va mettre en scène Marc Sorkin : *L'esclave blanche*.

■ Jean Dellanoy, qui va collaborer à la mise en scène de *Météore 39*, vient de terminer un scénario ayant pour titre *La ville en folie*, qu'il portera lui-même à l'écran au printemps *prochain*... On va tirer un film du roman de Maurice Dekobra : *La rose qui saigne*.

■ On parle de tourner en France des films américains, avec version française, qui amèneraient à Paris quelques-unes des grandes vedettes de Hollywood. La Columbia a déjà envoyé là-bas des spécialistes qui préparent la réalisation de ce projet. Il est déjà décidé que les metteurs en scène français Julien Duvivier et Marcel Carné dirigeraient les premiers films de la Columbia en France.

■ Henry Decoin, le mari de Danielle Darrieux, a donné à un journaliste ce qu'il entend faire d'Elle : « Quand The *Rage of Paris* a été présenté en Amérique, la plupart des critiques ont dit : Mlle Darrieux est charmante, mais pour la juger en tant que comédienne, il faut aller la voir dans *Mayerling* ! Ce sont les Américains qui veulent une Danielle dramatique. Ils l'auront, une fois, deux fois. Mais ils ne la spécialiseront pas. Elle peut tout faire. Il faut surtout qu'elle se repose. Nous ne regagnerons Hollywood qu'en février ou en mars. D'ici là, il ne sera plus question de cinéma pour Danielle. Elle a commencé à faire du cinéma à quatorze ans. Elle en est à son trentième film. Cela mérite qu'elle prenne des vacances. Je crois que *Retour à l'Aube* lui vaudra un nouveau succès. Il sera ma meilleure récompense de metteur en scène et de mari ! »

MARCEL PAGNOL, homme génial

MARCEL PAGNOL a dépassé la quarantaine, et il paraît un tout jeune homme. Il dirige, donne des ordres, met la main à la pâte avec un amour de manœuvre. Ici, il abat un pin, là, parce que le rocher lui a fourni un indice, il creuse à la barre à mine, à la recherche d'une source.

Mais cet homme qui adore l'eau ne la boit que coupée. Le « pastis » est à l'honneur, et à tout bout de champ. Pagnol sans pastis n'est pas le vrai Pagnol. Aussi, en emporte-t-il dans sa valise quand il « monte » à Paris. Sans pastis, pas de confidence. Verre en main, il commence à parler :

— Il faudra que *Topaze* soit aussi une trilogie... Topaze deviendra ministre, puis on assistera à sa chute... Maintenant, je me suis tourné *La femme du boulanger*.

Ou alors, il expose ses théories :

— Au cinéma comme au théâtre, il y a toujours un homme et une femme, si leur amour est contrarié, c'est une tragédie ; s'il est favorisé, c'est une comédie.

C'est sûrement un grand homme.

Et aussi un homme complet, qui aime l'arithmétique autant que la grammaire, la philosophie autant que l'absinthe, les hommes autant que les pierres.

Il devrait être plus connu encore qu'il ne l'est. Je ne dis pas plus aimé, car tous ceux qui le connaissent ne savent que l'adorer.

Mais il faudrait pour cela sacrifier aux exigences du monde, ne pas opposer grise mine aux journalistes dont la figure ne vous revient pas, céder aux exigences de Pierre, Paul et Jacques, faire des concessions.

Marcel Pagnol ne le désire pas et laisse ce soin aux « Maîtres » pontifiants.

Il préfère sa bonne ville de Marseille et sa campagne ensoleillée. C'est là qu'il a tourné *La femme du boulanger*.

C'est une tragédie. La tragédie du pain, de l'amour, de la vie humaine, avec tout ce que cela compte de bouffon et de truculent.

Et ce businessman invraisemblable, qui dirige la réalisation de ses films dans ses studios, les fait développer dans ses usines, les projette dans ses cinémas, les lance dans sa maison de distribution, en tire des volumes « Editions Pagnol », cet homme qui, contrairement à tous les principes cinématographiques, a engagé à l'année une équipe joyeuse, unie, dévouée ; cet homme qui sent l'ail et le fenouil, aime à parler cru et conte des anecdotes, cet être extraordinaire qui fuit Paris qui le réclame et n'a jamais accepté de parler à la radio, ce dialoguiste éblouissant qui part pour Bandol en espadrilles le soir où le Président de la République a promis d'aller voir son film, ce monsieur très simple et très grand qui sait faire rire et pleurer en même temps, ce petit bonhomme qui ne sait pas choisir ses chandails et tutoie tous ceux qu'il aime, ouvriers ou ministres, ce méridional paradoxal et ironique n'a qu'un désir unique : vivre joyeux dans la joie des autres.

La vie intime de Janet Gaynor

(Suite de la page 7)

En février 1930, Janet Gaynor quitte une fois de plus, en claquant la porte, les studios de la Fox. Elle refuse de tourner à nouveau sous la direction de Frank Borzage, parce qu'un critique a dit : « Le talent de Gaynor, c'est Borzage. » Alors, la douce ingénue, qui devait jouer Julie, dans *Liliom*, s'embarque sans rien dire pour Hawaï. Sur le pont du bateau, elle rencontre Charles Farrell, qui vient d'épouser Virginia Valli. La rencontre l'amuse. Mais Farrell, pour éviter tout potin, annule son billet et renonce au voyage. Naturellement, les potins n'en marchent pas moins...

Le 8 avril 1933 Janet Gaynor divorce. Motif : Lydell Peck lit sa correspondance, se moque du style de ses admirateurs, souligne les critiques et les rosseries. D'autre part, il entre dans sa loge sans frapper, et se montre d'une jalousie ridicule. Aussi le divorce est prononcé, et Janet Gaynor se sépare de Lydell Peck qui, après tout, n'est qu'un petit avocat enrichi.

En mars 1934, pour faire plaisir à des milliers de spectateurs, la Fox Film réunit dans un nouveau film l'ancien couple d'autrefois : Farrell et Gaynor.

En 1935, Janet Gaynor a un nouveau partenaire : Henry Fonda... Un nouveau bungalow, à Alta Loma Drive.

Mais elle a toujours un visage rond... des cheveux roux ...de grands yeux étonnants, et une fossette au menton.

On disait que sa carrière était finie. Et cependant, elle n'a rien perdu de sa popularité avec *A Star is Born*. Et son dernier film a montré qu'elle était toujours une grande vedette.

Chez Paul Azaïs

(Suite de la page 5)

— Votre sœur a-t-elle l'intention de faire du cinéma ?

— Dieu l'en préserve ! s'écrie Paul Azaïs. Elle est très raisonnable, et pour le moment prépare son bachot. Je veux qu'elle soit armée pour la vie et qu'elle ne dépende de personne. Ses études achevées je veux qu'elle voyage. Elle parle déjà assez bien trois langues, il ne tiendra qu'à elle de se perfectionner.

Et de l'air d'un papa qui fait l'éloge de sa fille à un prétendant, il ajoute :

« C'est une bonne petite femme d'intérieur, vous savez. Elle vous bat des œufs à la neige aussi bien qu'elle vous traduit une page de *Virgile*. »

Paul Azaïs est très drôle quand il m'affirme le plus sérieusement du monde « qu'au fond il est très bourgeois », qu'il aime le jardinage, le canotage et la campagne tout comme un rentier de l'Etat.

Ses sports favoris sont l'équitation, le vélo et la boxe. Paul Azaïs n'a qu'un grand amour : sa mère. L'excellente vieille dame le lui rend bien car je la vois encore toute pâle de la terrible émotion qu'elle eut ces jours derniers quand la mobilisation « partielle » fut déclarée. C'est qu'elle a connu la catastrophe de 1914 et qu'elle pleure encore des parents disparus pendant l'effroyable tourmente. C'est sans doute ce grand amour filial qui a dicté à Paul Azaïs le beau geste qu'il a eu le jour de la conférence des quatre à Munich, en envoyant à M. Neville Chamberlain au Palace Hotel, à Munich, le télégramme suivant :

« Au nom des artistes français, je remercie M. Neville Chamberlain de ce qu'il a bien voulu faire pour sauver la paix. »

Si Paul Azaïs tient son journal, il pourra coller à la page de ce jour mémorable l'émouvante réponse de Chamberlain le remerciant en termes chaleureux de son aimable message.

JULIETTE CABANA

■ ■ ■

■ Pierre Richard-Willm a quarante et un ans... Annie Vernay est née à Lyon le 21 novembre 1921... Jim Gérald et Michel Simon sont de nationalité suisse... Corinne Luchaire a dix-sept ans... Jacqueline Pacaud, seize ans.

■ Jean Mercanton, que nous verrons dans *Trois de Saint-Cyr*, est le fils de feu Louis Mercanton qui fut un metteur en scène célèbre. Jean Mercanton a eu des rôles à l'écran dès l'âge de cinq ans : il a aujourd'hui dix-huit ans.

Huit pas sautants en avant, les bras balançants. Le monsieur à gauche de la dame.

Les bras droits entrecroisés, vous tournez pendant quatre pas.

Les partenaires font demi-tour, croisent les bras gauches, tournent encore quatre pas.

Les partenaires se séparent, faisant un demi-cercle de quatre petits pas ; ils se trouvent alors face à face.

Le "Lambeth Walk"

Créée en Angleterre, cette danse fait actuellement fureur en Europe et aux Etats-Unis.

(Sur un air de fox-trot)

Talons joints, genoux pliés, les danseurs frappent la cuisse en cadence. Ne pas oubliez de lancer quelques cris : il paraît que c'est important !

La danse se termine ainsi : les partenaires se rejettent un peu en arrière, les pouces pointant par-dessus l'épaule. Libre à vous d'admirer ou non cette danse ultra-moderne.

Ce qu'ils font le dimanche...

Le dimanche après-midi, à Hollywood, est sensiblement le même que dans tous les autres pays du monde. Et cette journée de désœuvrement apporte toujours un peu d'ennui.

John Howard, vous savez, le sympathique Bulldog Drummond, passe son dimanche dans une ferme qu'il possède près de Santa Barbara. Il part le samedi soir et ne revient en ville que le lundi matin, évitant ainsi les embouteillages effarants que font invariablement les autos sur les routes américaines le dimanche.

Fred Mac Murray et sa femme (Lillian Lamont), eux, sont très sportifs et sont convaincus que faire du sport constitue le passe-temps le plus agréable et le meilleur repos. Aussi, presque tous les dimanches, on peut les trouver chez eux ou chez des amis, jouant au tennis ou faisant la trempette dans une piscine. C'est aussi le programme habituel de l'émouvante et radieuse Dorothy Lamour, qui vient d'être opérée de l'appendicite et que cette intervention chirurgicale va priver pendant quelques semaines de son sport favori : l'eau.

Bing Crosby est plus calme. Il joue au golf chaque fois qu'il a un moment de libre. Ses week-ends se passent invariablement en longues courses sur les links hollywoodiens. Il a essayé de se mettre aussi au tennis ; mais il a trouvé que ce jeu demandait un trop grand effort. C'est une petite nature ! Il aime beaucoup les chevaux et c'est encore là un de ses passe-temps favoris.

Beaucoup de vedettes moins éprises de mouvement, adorent cependant assister aux nombreux matches de polo qui se déroulent là-bas tous les dimanches, et c'est ainsi que dans toutes les réunions importantes on est assuré de rencontrer Joan Bennett, Gary Cooper et sa femme ; Irene Dunne sans son mari, Eleanore Whitney, Carole Lombard et Randolph Scott. Toutes et tous son uniformément affublés d'énormes lunettes noires : c'est la mode chez les vedettes de cinéma.

PATRIC KNOWLES

WALTER PIDGEON n'a pas de plus grand plaisir, le dimanche, que d'aller fumer en paix à la campagne.

Comme cela, il n'y a pas moyen de ne pas les remarquer ! Lorsque des concerts ne les appellent pas au loin, Gladys Swarthout et son mari Frank Chapman, plus casaniers, passent très souvent leur dimanche tranquillement chez eux. A la française. Et ils ont rudement raison.

Ray Milland et Robert Cummings, qui sont de fervents adeptes de l'aviation et qui possèdent chacun un avion personnel, passent la majeure partie de leur *week-end* dans leur carlingue. Ils n'ont peur de rien. Ce sont deux incorrigibles fous ! Mais quand ils font des « tonneaux » ou des descentes en feuille morte pendant la réalisation d'un film, leur producteur est sur des charbons ardents ! Il leur a d'ailleurs interdit de voler quand un film est en train. Entre deux productions, qu'ils fassent le *z'oiseau* tant qu'ils veulent. Mais pendant, non !

Quant à Bob Burns, papa depuis peu, il a trouvé auprès de sa petite fille la meilleure façon de passer le jour consacré au Seigneur ! Il la regarde pousser à vue d'œil avec des yeux ronds. Il a acheté, pour la première fois de sa vie, une maison ; et s'étant rangé des autos, découvre avec ivresse les tranquilles joies du foyer !

■ ■ ■

Patric Knowles

Les véritables prénoms de Patric Knowles sont Reginald Lawrence.

Il est né le 11 novembre 1911, à Horsforth, dans le comté de Yorkshire, en Angleterre.

A dix-huit ans, il s'évada de la maison paternelle et s'engagea dans une troupe théâtrale. Il s'imposa assez rapidement comme un acteur plein de talent et d'enthousiasme.

Son premier film fut, en 1934, *Irish Hearts*, une production irlandaise. Il tourna ensuite dans plusieurs films anglais en 1935. Il fut l'un des principaux interprètes de *Charge of the Light Brigade*, production Warner.

Patric Knowles est un dessinateur de talent.

Il mesure six pieds et deux pouces ; cheveux châtain foncé :

SCENARIO

"LUMIÈRES DE PARIS"

REALISATION DE RICHARD POTTIER

TINO ROSSI	*Carlo*
Conchita Montenegro	*Penelopeia*
Michèle Alfa	*Renée*
Raymond Cordy	*Toto*
Marie Bizet	*Yvonne*
Georges Flateau	*Jo Parker*
Pasquali	*Beaurivage*
Oudart	*Dr. Théâtre*

NORMANDIE fait route vers les côtes de France. A bord se trouve, accompagnée de son manager Jo Parker, la danseuse américaine Penelopeia, engagée par un music-hall parisien pour la nouvelle revue à grand spectacle, dont le célèbre chanteur Carlo Ferrari sera la vedette.

Déjà les répétitions ont commencé, et aussi la publicité. Un camion sonore circule chaque jour dans Paris, diffusant la voix de Carlo Ferrari, pour la grande joie des passants, et aussi des employés, mannequins et couturières, qui, des maisons de couture de la rue de la Paix, de la Place Vendôme, des Champs-Elysées, se précipitent aux balcons sur son passage.

Conçu à la gloire de Paris, le nouveau spectacle exaltera son charme et son prestige, en des tableaux d'un art et d'un luxe raffinés, tel celui de la Place de la Concorde, dans lequel évoluent les *Blue Bell Girls* personnifiant les naïades des fontaines. En ce décor si cher à nos yeux et à nos cœurs, elles font admirer l'harmonie de leur merveilleux ensemble qui leur a valu une réputation universelle, aux accents de la marche : *Voici Paris*, interprétée par Carlo Ferrari.

En dehors du théâtre, la vie de Carlo est entre les mains de son entourage habituel : Parasites, femmes en renom, manager, qui au nom des principes sacro-saints de la publicité l'entraînent dans les endroits où l'on s'amuse : boîtes de nuit ultra-chic, réunions mondaines...

Mais Carlo est las de cette vie factice. Parmi tant de gens qu'il a si souvent obligés, seul Toto, le coureur cycliste malchanceux, lui porte une amitié véritable. Vrai titi parisien, il a connu le chanteur à ses débuts, alors qu'il se produisait devant le public du Vel'd'Hiv et du Parc des Princes ; depuis dans les bons et les mauvais jours, leur amitié n'a fait que se resserrer, et, devenu grande vedette, Carlo confie à Toto, promu au rang de secrétaire et confident, ses déceptions et ses espoirs...

... Ses espoirs ?... Un peu de tranquillité, un cœur sincère... tout ce que représente cette carte postale d'une guinguette des bords de la Marne, qu'il vient de trouver dans son volumineux courrier. Deux jeunes filles ont passé là leur dimanche, elles ont dansé au son de ses chansons, et, très simplement elles lui écrivent leur naïve admiration pour son talent... *La Guinguette du Bonheur*, tel est le nom de l'établissement.

Et Carlo, épris de vie simple et de vraie gaîté, confie à Toto le désir qu'il aurait de se retremper dans cette atmosphère sympathique.

C'est ainsi que, le dimanche suivant, tous deux se rendent en tandem vers la guinguette au joli nom ! Dans une ambiance de jeunesse et d'insouciance, on danse et on s'amuse follement, et ils lient rapidement connaissance avec deux jolies jeunes filles seules à une table : Renée et Yvonne.

A en juger d'après les accents admiratifs avec lesquels elle parle de son chanteur favori, tout laisse supposer que Renée est l'auteur de la carte postale.

La journée s'écoule, calme et joyeuse... et quand il quitte la guinguette, Carlo qui s'est présenté sous le nom de Pierre Latour, moniteur dans une auto-école, a obtenu de Renée un rendez-vous pour lui apprendre à conduire.

De son côté, Toto non moins heureux, doit revoir Yvonne pour lui donner des leçons de vélo.

Cependant, si l'amour sourit à Carlo, il n'en va pas de même de son travail. La trépidente Penelopeia s'est vite révélée volontaire et vaniteuse. Carlo n'a pourtant négligé aucun effort pour l'amadouer. Il lui a même offert un phoque savant, cadeau excentrique de son manager Beaurivage.

Une scène particulièrement violente éclate à l'occasion de la répétition d'un des plus beaux tableaux de la Revue : autour d'un immense chapeau mexicain, des girls en costume du pays, coiffées du grand chapeau, évoluent au son de la mélodie : *Qu'est-ce que la danse ?*, interprétée au piano par le compositeur Moïse Simons.

Penelopeia qui doit danser avec Carlo, fait une entrée tapageuse, après avoir refusé plusieurs fois de répéter sous prétexte qu'on ne lui a pas donné la vedette à l'affiche. Mais tandis qu'elle fait son numéro, les pièces de son costume épinglées à la hâte, se détachent, et, la danse terminée, une partie reste accrochée au veston de Carlo. Prise d'une sombre furie, elle heurte une trappe entr'ouverte sur la scène dans laquelle elle tombe en hurlant, à la stupéfaction de l'assistance qui se demande si c'est dans le scénario !

Bien entendu, cela se termine par un écho publicitaire. Jo Parker annonce à la presse que la célèbre danseuse Penelopeia est tombée de cheval au cours d'une promenade au Bois, tandis que Beaurivage fait ajouter qu'elle a été sauvée grâce au sang-froid et au courage de l'illustre chanteur Carlo Ferrari !...

A tous propos, la rivalité des deux managers trouve à s'exercer. A la course des Six-Jours, Beaurivage ne trouve rien de mieux que d'offrir — au nom de Penelopeia — une prime au coureur qui arrivera le dernier, ce qui ne manque pas de provoquer une certaine sensation ! Et, pour la première fois de sa vie, Toto n'ayant rien entendu, se trouve en tête de peloton, car tous les autres coureurs ont ralenti pour avoir la prime !

Pendant ce temps, les rencontres de Carlo et de Renée se sont multipliées. Malgré son aptitude à la mécanique, témoin le dramatique accident qui les a jetés tous les deux dans un fossé, elle s'est tendrement attachée à son professeur. Et leurs rendez-vous, née sous le signe de l'automobile, se sont tout simplement continués sous le signe de l'amour !

Ils aiment à se retrouver à la guinguette, témoin de leur premier aveu. C'est là qu'un soir, très ému, elle lui lit les vers qu'elle a composés pour accompagner une chanson de Carlo Ferrari.

Faisons un rêve bleu
Dans le soir qui commence...

et que le soi-disant Pierre Latour lui conseille vivement d'envoyer au chanteur !

Certain d'être aimé pour lui-même, Carlo prend mille précautions pour que son bonheur demeure secret, de même que sa véritable personnalité, aux yeux de Renée.

Mais Toto qui fréquente toujours Yvonne, ayant conçu des doutes à ce sujet, en fait part à Carlo, qui imagine une petite supercherie pour donner le change.

Un soir qu'il partage le repas de Renée dans le coquet intérieur qu'elle a installé avec des trésors d'ingéniosité, il prend négligemment à la radio le concert de Carlo Ferrari. Il a eu soin dans l'après-midi, de connivence avec la speake-

tine, de faire enregistrer sur disque l'annonce suivante : « Mesdames, Messieurs, je vais vous chanter pour commencer . . . »

Certain que Renée est cette fois persuadée que le chanteur Ferrari est un inconnu pour elle, il soupire maintenant : « On ne peut pas prendre un concert sans avoir Ferrari », tandis que Renée sourit mystérieusement.

Depuis que l'amour est entré dans son cœur, Carlo néglige ses obligations mondaines et professionnelles au désespoir de Beaurivage qui a le soupçon de la vérité. Après enquête, il décide de mettre au courant Renée de l'identité de l'homme qu'elle aime et de l'engager à une rupture . . . Blessée dans son amour, Renée le chasse non sans lui avoir dit qu'elle connaissait la vérité depuis le premier jour, mais qu'elle accepte maintenant de disparaître si cela est nécessaire à la carrière de Carlo.

Désespérée, elle lui écrit sa volonté de ne plus être une entrave pour lui, à la suite de la visite du manager.

C'est pour elle un effondrement . . . toute une vie à deux . . . le mariage peut-être . . . dans cette petite église de campagne qu'ils avaient remarquée au cours d'une de leurs amoureuses randonnées . . . Et dans ses yeux remplis de larmes, elle voit comme en un rêve, un couple jeune et heureux comme ils furent, échangeant devant l'autel les serments éternels, tandis que sonnent les cloches, et que, très douce et très pure, s'élève la voix de Carlo chantant l'*Ave Maria* de Gounod.

Le lendemain, Toto en dépouillant le courrier de Carlo trouve la lettre l'adieu de Renée. Affolé, et certain que du même coup Yvonne est aussi partie, il promet une correction au manager responsable, et accourt à la maison de couture des jeunes filles, où, grâce aux bavardages des midinettes, il est renseigné sur leur adresse.

Il se rend immédiatement à Pougues-les-Eaux, où elles sont allées présenter la nouvelle collection de la saison. Dès son arrivée, il téléphone à Carlo pour le mettre au courant de ce qui se passe, et tous deux échafaudent un moyen de ramener Renée.

Dans sa chambre à l'hôtel, Renée reçoit à 10 heures du soir la visite d'un représentant en T.S.F. à la solde de Toto qui, sous prétexte de lui vanter un appareil, parvient, avec une insistance diabolique, à lui faire écouter un concert donné par un poste de Paris. La voix de Carlo Ferrari s'élève dans la petite chambre, vibrant appel vers celle qui a fui :

— Je vais chanter pour la première fois *La Guinguette du Bonheur*, dédiée à une personne éloignée de Paris, et qui j'espère m'écoutera . . .

. . . Et Renée folle de joie, entend les strophes qu'elle a composées elle-même, et récitées à Carlo par un beau soir d'été à la guinguette :

Faisons un rêve bleu
Dans le soir qui commence . . .

L'audition terminée, le représentant s'esquive, faisant place à Toto qui tombe dans les bras d'Yvonne d'abord furieuse, mais bien vite réconciliée.

Le jour de la répétition générale arrive. Un public de choix a envahi le music-hall. La scène finale de la revue représente un décor de guinguette. Le tableau a été conçu à la demande, et sur les indications de Carlo.

Penelopeia une fois de plus, prend une crise de nerfs au moment d'entrer en scène. Costumée en midinette, elle arra-

(Lire la suite au bas de la page 48)

Une scène à grand spectacle de "Lumières de Paris", le film de Tino Rossi qui passe ce mois-ci sur nos écrans.

SCENARIO

"L'affaire du Courrier de Lyon"

REALISATION DE MAURICE LEHMANN

Pierre Blanchar	**Dubosc et Lesurques**
Dita Parlo	**Mme Lesurques**
Jacques Copeau	**Le juge Daubanton**
Dorville	**Choppart**
Charles Dullin	**L'aveugle**
Jean Tissier	**Courtol**
Sylvia Bataille	**Madeleine Bréban**
Alcover	**Durochat**
Jean Perier	**Le bijoutier Legrand**

C'EST en 1796, le 10 Floréal, que le Messager *du Soir* annonça l'assassinat du courrier de Lyon. A cette époque, le fait divers ne règnait pas en maître dans les quotidiens : il fallait un événement jugé de certaine importance pour qu'on le mentionnât. L'assassinat du courrier fut de ceux-là. Ce n'est que deux jours après le crime que la nouvelle parut, et le journal disait succinctement : « Le courrier de Lyon, le citoyen Excoffon, a été assassiné hier, à onze heures du soir, au sortir de la forêt de Sénart, près Melun, ainsi que le postillon, par plusieurs scélérats. C'est le maître des postes de Lieusaint qui est venu, aujourd'hui, annoncer cette fâcheuse nouvelle à l'administration des Postes. » Peu de temps après, de nouveaux détails furent connus. Les assassins des deux malheureuses victimes étaient au nombre de cinq, dont un avait pris place dans la malle au départ de Paris, à côté du courrier. Les quatre autres étaient partis de la capitale sur les trois heures de l'après-midi. Ils étaient tous à cheval, trois ayant en croupe une valise vide. Le quatrième en avait deux. On les vit passer à Villeneuve-Saint-Georges et ils firent l'effet de jeunes gens de famille, bien mis, qui partaient à la campagne. Arrivées au lieu désigné, près du pont de Pouilly, à la sortie de la forêt, ils se cachèrent dans l'épaisseur du bois, attendant le passage de la malle. Au moment convenu pour l'assassinat, le scélérat qui était dans la voiture s'est jeté sur le courrier et lui a donné en même temps un coup de poignard dans le cœur et un coup de rasoir dans la gorge, le tout avec une telle célérité que le postillon à cheval en avant, ne s'en est pas aperçu. Le courrier n'a pu jeter un seul cri.

Cependant, les quatre complices se sont avancés et ont obligé le postillon à conduire la voiture à cinq cents pas environ de la grande route et là ils l'assassinèrent de plusieurs coups de sabre dont l'un lui ouvrit le crâne. Il ne restait plus personne pour les empêcher de dévaliser la malle où se trouvait douze millions en promesses de mandats et douze mille livres en numéraire.

Après cette expédition, celui qui était venu dans la voiture est monté sur le cheval de selle du postillon et tous cinq ont repris la route de Paris. On les vit repasser par Villeneuve-Saint-Georges. Celui-là même qui montait le bidet du postillon resta près d'un quart d'heure à la porte de la maison de poste à lutter contre le cheval qui ne voulait point passer outre, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il put continuer sa route. Ce cheval fut retrouvé le lendemain, place du Carroussel, où il était demeuré attaché la journée entière. Les voisins, voyant que personne ne le réclamait, avertirent la police qui, ayant quelques soupçons, en donna connaissance au maître de postes et celui-ci reconnut effectivement le cheval.

On comprend l'émotion populaire que souleva un tel crime. La police mit immédiatement tous ses meilleurs limiers en campagne. Bientôt, on arrêtait, à Château-Thierry, l'un des assassins, Courriol ; son amie, la Bréban, et un certain Guénot, qui était venu là, par hasard chez un ami. Dans les bagages des deux premiers, on trouva des assignats, de l'argenterie provenant de la malle et, dans la valise de Guénot, une lettre signée d'un certain Lesurques.

Ce Lesurques, ami de Guénot, vint, quelque temps après, l'accompagner au commissariat pour retirer ses papiers, car aucune charge n'avait été retenue contre lui. A peine les deux hommes étaient-ils entrés que, parmi les nombreux témoins appelés là pour l'affaire du courrier de Lyon, un cri partait :

— Mais, voilà un des assassins !

Lesurques, en effet, par coïncidence troublante, ressemblait comme un frère à l'un des bandits. Dubosc et les paysans de Villeneuve, les servantes de l'auberge de Lieusaint, où les assassins s'étaient arrêtés, le reconnurent. Lesurques fut arrêté. Par une inexplicable fatalité, la nuit du crime, le 8 Floréal, Lesurques ne put fournir un alibi. Malgré les dénégations de l'innocent et les aveux de Courriol, qui assurait : «Je vous le jure, celui-là est innocent, moi seul ici suis coupable », Lesurques fut condamné à mort.

L'opinion publique se passionna aux débats de cette cause sensationnelle, fertile en incidents dramatiques.

Mme Tallien, qui y assistait avec sa cour d'Incroyables, en revint tellement bouleversée, qu'elle adjura les cinq membres du Conseil des Cinq Cents pour faire gracier Lesurques. Les Cinq Cents, enfermés dans le cadre rigide des lois révolutionnaires et ne voulant pas « usurper le pouvoir judiciaire », ne purent que retarder l'exécution de quelques jours.

Lesurques, dans sa prison, ne s'illusionnait pas ; il attendait la mort avec résignation et fermeté. Ses adieux à sa femme et à ses trois enfants furent d'une simplicité sublime et, le lendemain, la plus éclatante des injustices était accomplie : la tête de Lesurques tombait sous le couperet, en place de Grève.

Cette histoire est vieille de plus d'un siècle. Cependant, elle a survécu dans la mémoire des hommes à quantité d'événements politiques ou militaires de ce temps-là.

Vingt hommes, vingt témoins, qui avaient rencontré l'assassin peu de temps avant qu'il ne commette son crime, mis en présence de l'innocent, l'ont confondu, et, par erreur, cet innocent monta sur l'échafaud. Cette effroyable histoire est devenue le symbole de l'erreur judiciaire, la preuve la plus populaire de la fragilité des témoignages humains.

■ ■ ■

Lumières de Paris

(Suite de la page 47)

che nerveusement sa robe qui lui va mal, et ne lui permet pas d'exécuter son fameux succès, la danse du ventre !

Le Directeur s'arrache les cheveux, tandis que Carlo très calme, reste triste et indifférent à tout !

La porte de sa loge s'ouvre soudain en coup de vent poussée par Toto qui ramène Renée et Yvonne.

Du même coup, le sourire est revenu sur les lèvres du beau chanteur. Devant le Directeur médusé, il entraîne Renée sur la scène . . .

Penelopeia peut bien boucler ses valises. Renée la remplace avantageusement dans les bras de Carlo qui l'enlace et danse, comme à la guinguette, son bonheur retrouvé !

Cependant que le phoque et la compagne amphibie qu'on lui a donnée, profitant de l'affolement général, font irruption sur la scène. C'est qu'ils ont reconnu la voix de Carlo chantant : *Le bal de l'Amour*, et que, comme tous les pectateurs enthousiasmés, ils viennent eux aussi applaudir la voix divine !

Quelques productions que nous verrons en janvier

PRISONS DE FEMMES

avec Renée Saint-Cyr, Viviane Romance, Jean Worms, Francis Carco, Marguerite Deval, etc.

L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON

avec Pierre Blanchar, Dorville, Jacques Copeau, Alcover, Jean Périer, Dita Parlo, Sylvia Bataille, Hélène Robert, etc. (Voir scénario en page 48, ci-contre).

LUMIERES DE PARIS

avec Tino Rossi, Conchita Montenegro, Michèle Alfa, Raymond Cordy, Marie Bizet, Georges Flateau, Pasquali et Oudart. (Voir scénario en page 46).

RADIO-VEDETTE

avec Damia, Marie Dubas et plusieurs autres grandes artistes de la radio française.

BARNABE

avec Fernandel, Claude May, Andrex, Marguerite Moreno, Roland Toutain, Josseline Gaël, Paulette Dubost, Charles Deschamps, etc.

GOSSE DE RICHE

avec Pierre Brasseur, Madeleine Robinson, Aimos, Jacques Grétillat, Gina Manès, Jacques Varennes, etc.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème No 18

HORIZONTALEMENT

1. Confusion générale. — Liqueur estimée de notre vedette. — Métal blanc.
2. Toutes sortes d'herbes. — Très considérable.
3. Habitant. — Penchants à nuire. — Peine des damnés.
4. Gamin de Paris. — Prénom de notre vedette. — Opposition.
5. Anneaux destinés à maintenir rapprochées les deux branches d'une tenaille de forgeron. — Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien.
6. Diphtongue. — En cet endroit. — Qui indique l'espèce. — A lui.

VERTICALEMENT

1. Couleur des cheveux de notre vedette. — Qui contient du mica. (*fém.*).
2. Mesure de capacité, chez les Grecs. — Corps et juridictions des anciens clercs de procureurs.
3. Barbe des épis de l'orge. — Oiseau très jeune.
4. Fleuve de Sibérie. — Qui tend à abuser. — Lettres de *phare*.
5. Type représentatif des Etats-Unis. — Blâmes indirects. — Arbrisseau de la Chine.
6. Poète et publiciste croate, né à Krapina. — Calme et sans inquiétude.
7. Couvert de poils. — Pronom personnel.
8. Lui.
9. Port sur la Méditerranée. — Enceinte d'une épreuve sportive.
10. Qui sont à moi. — Système philosophique de l'Inde.
11. Fleuve d'Allemagne. — Rétraction d'un aveu. — Partie saillante du visage.
12. Règle. — Chose qui renferme du poison. — Pronom personnel.
13. Grande chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud. — Se dit de certaines monnaies romaines dont les bords sont découpés en dents.
14. Espèce de jeune renard. — Extraordinaire.
15. Qui habite dans la forêt. — Laps de temps stipulé pour le chargement d'un navire.

VUE POPU

9 10 11 12 13 14 15

...i demain LA REVUE POPULAIRE pour li...
...les." — "Tu peux même l'acheter tous les...
...ussi beaux. En plus du roman d'amour, on...
...bien choisis, du cinéma, les pages féminin...
...node, des photos magnifiques, que sais-j...
...romans à vos amis et amies qui sont...
...PULAIRE : chaque mois, c'est une joie r...

LA BOITE AUX LETTRES

Québecoise anxieuse — Maurice Escande était l'un des principaux interprètes de *La Pocharde*, mais non dans *L'Ile des Veuves*. — Ne soyez pas si anxieuse, c'est dommageable à la santé.

Babillarde — Voici l'adresse de Richard Greene : studios 20th Century-Fox, Box 900, Beverly Hills, Californie. — Il en neige des félicitations, que c'est une vraie poudrerie . . .

Germaine — Nous négligeons Tino ? Pas ce mois-ci, en tout cas. En page 10, vous avez une belle photo de votre idole ; en page 48, une scène de *Lumières de Paris*, et le scénario de ce film.

J'aime vivre — Après tout, c'est une bonne idée ! — Victor Francen porte son vrai nom. — C'est la première fois qu'un inconnu me tutoie ; si j'étais *Cyrano*, je vous répondrais avec les alexandrins vengeurs du dénommé Rostand.

Mary M. — Dans *Club de femmes*, Junie Astor était l'empoisonnée et Else Argal l'empoisonneuse. *L'empoisonnée* Junie Astor se porte très bien puisqu'elle a tourné dans plusieurs films depuis. Quant à l'*empoisonneuse* Else Argal, elle s'est exilée à Hollywood où elle a épousé le scénariste Jacques Deval.

Claudette — Douglas Fairbanks Jr. n'est pas le fils de Mary Pickford mais de l'actrice Beth Sully, première femme de Douglas Fairbanks. — Vous rêvez, mademoiselle : depuis des mois, le problème des mots croisés dans *Le Film* est consacré à une vedette de cinéma. — Au revoir.

Risque-Tout — Voici les adresses demandées : André Roanne, 104, rue d'Amsterdam, Paris ; Georges Milton, 14*bis*, villa Madrid, Neuilly-sur-Seine ; Raymond Cordy, 78, rue de Fontenay, Vincennes ; Lucien Baroux, 11*bis*, rue des Dardanelles, Paris.

Jeanne musicienne — Notre correspondante à Paris, Mlle Juliette Cabana, a raconté les quelques instants qu'elle a passés avec Jean Servais : cette entrevue a paru dans *Le Film* il y a quelques mois. Vous verrez de nouveau la photo de ce jeune premier dans un prochain numéro de notre magazine.

Nez partout — Je vous ai répondu dans *Le Film* de novembre et je vous réponds encore. — Douglas Watson est le nom du principal personnage de *Damaged Goods* ; je ne connais rien d'autre sur cet acteur. — L'administrateur de France-Film est M. de Sève, 637 ouest, rue Craig, à Montréal. — Comme tous les savants modestes, *Le Curieux* croit en effet être un ignorant.

A. Jean — Les quelques dizaines d'acteurs que vous « préférez » auront les honneurs du *Film* au cours de l'année. — Robert Taylor et Barbara Stanwyck ne sont pas mariés.

Annie — Dans *Le Film* de décembre ont paru la photo de Bernard Lancret et des notes biographiques. — La photo d'Annie Ducaux paraîtra probablement dans notre prochaine livraison.

La Curieuse — Vous ne vous êtes pas foulé l'imagination pour trouver ce pseudonyme. — Yvonne Printemps n'a jamais été mariée à Maurice Chevalier, mais à Sacha Guitry.

Sénart, près Melun.
rats. C'est le maître
jourd'hui, annoncer
des Postes. » Peu
ent connus. Les as-
raient au nombre de
malle au départ de
es étaient partis de
nidi. Ils étaient tous
vide. Le quatrième
leuve-Saint-Georges
e, bien mis, qui par-
signé, près du pont
chèrent dans l'épais-
malle. Au moment
était dans la voiture
même temps un coup
asoir dans la gorge,
stillon à cheval en
ier n'a pu jeter un
ont avancés et ont
cinq cents pas en-
inèrent de plusieurs
le. Il ne restait plus
a malle où se trou-
dats et douze mille
enu dans la voiture

ques fut arrêté. Par
me, le 8 Floréal, Le
les dénégations de l'i
surait : «Je vous le
suis coupable ». Lesu

L'opinion publique
sensationnelle, fertile

Mme Tallien, qui
en revint tellement bo
bres du Conseil des C
Les Cinq Cents, enfe
lutionnaires et ne vou
ne purent que retarde

Lesurques, dans sa
dait la mort avec rési
me et à ses trois enf
le lendemain, la plus
la tête de Lesurques
Grève.

Cette histoire est v
a survécu dans la mi
ments politiques ou n

Vingt hommes, vir
sassin peu de temps
en présence de l'inno
innocent monta sur l
devenue le symbole
populaire de la fragi

Petite Française — Voyez dans l
des premiers pages du *Film* une photo
de Janet Gaynor. On prétend que cette
artiste a épousé Adrian, le couturier de
toutes les vedettes de Hollywood.

Etoile filante — Nous avons maintes fois parlé de *La mort du cygne* ; le mois dernier, nous avons même publié le scénario de ce film. Pour avoir la photo de Serge Lifar, Mia Slavenska et Yvette Chauviré, écrivez à l'Opéra de Paris ; sans trop d'espoir, cependant.

Yvette — La vie privée d'un artiste est une chose ; son talent artistique en est une autre. Je ne vois pas pourquoi vous aimeriez moins la voix de Tino Rossi parce qu'il a quitté sa femme pour épouser Mireille Balin. C'est son affaire et cela n'a aucun rapport avec sa vie publique. — Veuillez excuser la rudesse apparente de ma réponse.

Paulette — Tino Rossi porte son vrai nom : mais son prénom est Constantino. Il est né en Corse, de parents pauvres.

Mlle M.-J. P. — Tino Rossi ne viendra probablement pas au Canada cette saison-ci. C'est dommage pour vous et beaucoup d'autres. Heureusement que l'espérance aide à vivre, n'est-ce pas ?

Musard — Le véritable nom de Loretta Young est Gretchen Young ; elle est née à Salt Lake City, en 1913. — Adressez-nous votre lettre destinée à Mme Louise Gilbert-Sauvage ; nous la lui ferons parvenir.

Rolland M. (Québec) — Le metteur en scène Jean Boyer habite 3, avenue Rodin, à Paris. — Je ne réponds que dans *La Boite aux Lettres*.

Mlle J. D. — Fernand Gravey est né le 25 décembre 1905. Il mesure environ six pieds.

Le recruteur — Vous avez raison et je n'ai pas tort : un acteur du nom de William Boyd est décédé en 1935, mais il y en a un autre du même nom qui est sous contrat à la Paramount. — Le véritable nom de Robert Montgomery est Henry Montgomery. — Brian Aherne porte son vrai nom. Ces deux acteurs n'ont aucun lien de parenté.

Cœur français. — Nous publierons bientôt la photo de Mary Marquet : c'est promis. — Les studios Hal Roach faisant partie du groupe des United Artists, vous pouvez adresser comme suit : Francine Bordeaux, United Artists, 1041 N. Formosa Avenue, Hollywood, Californie. — Remerciements pour votre aimable appréciation au sujet de notre magazine.

Irlandaise — Georges Rigaud est né en Argentine. Il travailla d'abord pour une maison d'exportation, à Londres et à Paris. La crise de 1929 le força à chercher un autre emploi et des amis lui conseillèrent le cinéma. Sans expérience du théâtre, il accepta un rôle : il n'avait alors que 25 ans. Sa carrure d'athlète, son élégance plurent aussitôt. Quelques années après, Hollywood lui faisait signer un contrat. Il passa quelques mois inutiles en Californie. Actuellement, il est en France. Célibataire.

Simone — Voici les adresses demandées : Henry Fonda, United Artists, 1041 N. Formosa Avenue, Hollywood ; Georgent Brent, Monogram Studios, 4516 Sunset Boulevard, Hollywood ; Jean Gabin, 42, rue Charles-Lafitte, Neuilly (Seine) ; Jane Wyman, studios Warner, Burbank, Californie ; James Stewart, Metro-Goldwyn-Mayer, Culver City, Californie ; Joan Perry, studios Columbia, 4138 N. Gower St., Hollywood ; Robert Montgomery, studios M.-G.-M., Culver City.

"NE ME DIS PAS LA FIN ...!"

LA REVUE POPULAIRE

..." J'achèterai demain LA REVUE POPULAIRE pour lire le roman dont tu me parles." — "Tu peux même l'acheter tous les mois, car ils sont toujours aussi beaux. En plus du roman d'amour, on y trouve une foule d'articles bien choisis, du cinéma, les pages féminines de Francine, de la mode, des photos magnifiques, que sais-je encore!"

Parlez de ces romans à vos amis et amies qui sont abonnés à LA REVUE POPULAIRE : chaque mois, c'est une joie nouvelle pour eux que de recevoir leur magazine, source de joie pour toute la famille. 24 romans pour $2.00, soigneusement choisis pour vous par un Comité de lecture ! Quelle aubaine ! Faites-nous parvenir le coupon ci-dessous.

OFFRE SPECIALE: $2.00 POUR 2 ANS

COUPON D'ABONNEMENT

Je désire profiter de l'offre d'abonnement (pour le Canada seulement) à *La Revue Populaire* au prix exceptionnel de $2.00 pour DEUX ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal

Le TRIO célèbre

1 Le Samedi

2 La Revue Populaire

3 LE FILM

les TROIS MAGAZINES POUR

$5.00

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-joint $5.00 pour un abonnement d'un an au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM que vous voudrez bien envoyer à la personne suivante :

Nom .....

Adresse .....

Mon nom .....

Mon adresse .....

(Pour le Canada seulement)

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.